

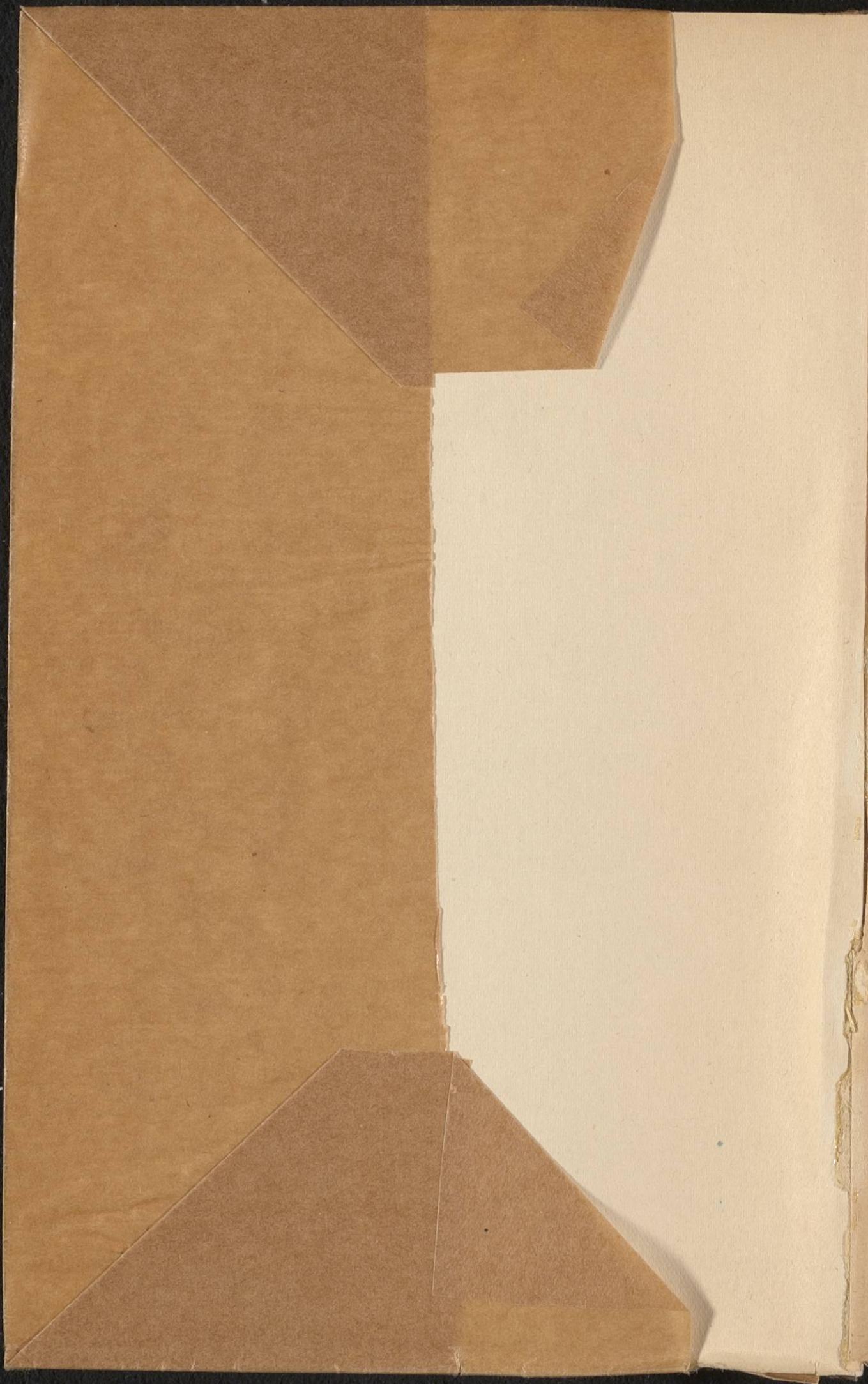
Jean TOUSSEUL

33

Le Passé



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE





ML
A

8984

*à Marthe et Raymond Hirs,
un affectueux souvenir,
Jean Foussell*

A MA FEMME.

LE PASSE

Imprimé en Belgique

*Il a été tiré de cet ouvrage douze exemplaires sur papier Japon,
hors commerce, marqués H. C.*

Copyright by « Les Editions de Belgique, 1933 ». Tous droits
d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour
tous pays.

Jean TOUSSEUL

Le Passé



BRUXELLES
LES ÉDITIONS DE BELGIQUE
M. MENTION, directeur

—
1933

DU MÊME AUTEUR :

La Maison Perdue (L'Eglantine, Bruxelles).

La Parole du Franciscain (La Renaissance du Livre, Bruxelles).

La Veilleuse (Editions Rieder, Paris).

Au Bord de l'Eau (Editions Rieder, Paris).

Jean Clarambaux : 1. *Le Village Gris* (Editions Rieder, Paris).

2. *Le Retour* (Editions Rieder Paris).

3. *L'Eclaircie* (Editions Rieder, Paris).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :
(aux Editions Rieder)

Jean Clarambaux : 4. *La Rafale*.

(aux Editions de Belgique).

La Mouette.

A Mademoiselle MATHILDE ARTUS.

LE CAVALIER BLANC

I.

Le paysage baignait dans l'aube vermeille et déjà, au creux des vallons, les huttes couvertes de roseaux émergeaient, l'une après l'autre, des caprices du brouillard. Le bétail rôdait dans les prairies humides et de jeunes chevaux galopaient à la lisière de la forêt. Le village tout entier s'éveillerait bientôt dans la fraîcheur de ce beau matin de printemps, et, autour de lui, les autres villages qui s'égrenaient le long des routes ou sur la crête des collines. Hommes et femmes reprendraient sagement le travail de tous les jours, car, en ce temps-là, le vieux Cativolke administrait plus sagement encore tout le pays. Les moulins à farine s'étaient multipliés en quelques années, agitant leurs ailes sous la caresse du vent ou confiant leur roue à la chute d'une rivière. On fabriquait du fromage sur les plateaux de l'est, de la cervoise aromatisée de genévrier et de la

bière de froment mêlée de miel au centre des plaines argileuses. Le travail bruyant des tonneliers couvrait le chant des forgerons qui avaient enfin réussi à tremper les armes et les outils, et les sabotiers chaussaient les tribus voisines de galoches de hêtre légères et inusables comme du métal. Depuis trois ou quatre ans, des étrangers bruns, venus de la Gaule du sud, allaient d'un village à l'autre et y cuisaient des tuiles minces et solides. Des charrues à roues traînées par les bœufs lents retournaient la terre ; le blé, les navets, les fèves, les pois, les lentilles nourrissaient généreusement les Eburons, les champs de lin bleuissaient au soleil et, au fond des jardins, sous les pommiers et les poiriers trapus se cachaient de minuscules hameaux composés de ruches où les abeilles préparaient un miel justement réputé. Le vieux Cativolke était un sage. Ainsi songeait l'homme qui avait laissé son beau cheval blanc en pâture dans le creux d'une prairie et qui s'en allait à larges pas, le long du chemin tracé au flanc de la colline. Comme le dogue quittait parfois les talons de son maître pour bondir vers un couple de perdrix, le voyageur le rappelait aussitôt ;

— Hug !

La bête obéissait sur-le-champ. Une belle bête, haute sur pattes, tête droite, face humaine et maussade, yeux splendides. Entre deux buissons, on apercevait un instant le manteau à carreaux du voyageur ou bien ses braies rouges, et, dans le silence de l'aube, ses galoches martelaient la terre durcie. Il reparut sur le bord du chemin : visage frais, moustaches épaisses, chevelure abondante et claire, taille longue, mince, mais légèrement affaissée. A ses pieds, le chien grogna et d'autres, invisibles, aboyèrent. D'un clappement aigu et sec, le maître apaisa Hug. Une cabane ronde surgit derrière un talus, l'homme imita le chant du coq et, par l'entrebâillement du volet que retenait un bras blanc, un beau visage de femme se pencha. Le voyageur le salua d'un signe de tête et, aussitôt, la fenêtre s'ouvrit toute large. Le chien gronda de nouveau, mais son maître le calma avant de sauter agilement le fossé et, devant la porte ouverte, il disait :

— Que l'année soit heureuse chez vous et autour de vous.

La belle femme, robuste et souple sous sa tunique de laine, les longs cheveux blonds répandus sur les épaules, tendait un vase de

lait à l'arrivant. Il s'assit sur une botte de paille, s'appuya à la cloison d'argile, vida le vase de cuivre et remercia l'hôtesse en s'essuyant les moustaches du dos de la main :

— Le lait est bon.

Elle sourit en caressant les grains d'ambre de son collier et ses larges yeux bleus, lourds encore de sommeil, s'animèrent un instant. Elle parla du beau temps et des récoltes futures dans le style imagé des Gaulois. Mais le passant se levait déjà :

— Je repars tout de suite. Votre père doit annoncer à la famille qu'Ambiorix se porte bien.

Il s'en allait et, comme la femme le retenait par son manteau et le questionnait à voix basse, il ajouta :

— Les Germains d'Arioviste sont anéantis et César attend les fourrages.

D'un bond, il sauta le fossé et s'en alla, suivi du dogue. Dans la prairie voisine où elle trayait une vache, une silhouette arrondie se redressa péniblement pour regarder s'éloigner le messager. La femme accourait sans faire de bruit, les pieds nus, et elle disait, essoufflée et mystérieuse :

— C'est le Cavalier Blanc...

Elle parlait à l'oreille du vieillard et tous

deux virent disparaître le voyageur dans un ravin. On le nommait dans tout le pays le Cavalier Blanc à cause de son cheval neigeux. Il était de race aduatike, avait vu le jour dans la campagne romaine où sa mère, après le désastre du Champ Raudius, suivit un centurion affreusement blessé et resté infirme. L'Aduatike a ait regagné la Belgique après avoir passé quarante années dans Rome. Il connaissait les vertus des simples, soignait les plaies et les maladies. On le respectait dans la Gaule du nord pour sa science, sa grande sagesse et sa noblesse d'âme. Grâce à lui, les otages qu'échangeaient les tribus étaient traités avec les égards qu'on témoignait aux hôtes de marque : c'est ainsi que le fils et le neveu d'Ambiorix vivaient chez les Aduatikes, entourés tous deux de la sollicitude du peuple.

— Hug !

Le Cavalier Blanc surgit au sommet d'un mamelon herbu et s'éloigna, tout le long du bois, au trot tranquille de sa monture que le dogue surveillait gravement. La femme et le vieillard saluèrent une dernière fois le messager en élevant un bras.

II

L'homme et son chien allaient à travers la forêt. Des chênes, des pins, des bouleaux, des ormeaux rivalisaient de hauteur et de grosseur et les feuillages semblaient se dilater sous la poussée du printemps. Le maître et la bête s'égarèrent souvent, devaient sauter un ruisseau, se trouvaient arrêtés par une sorte de muraille composée de jeunes arbustes entrelacés. Un cavalier n'eût pas fait cinquante mètres dans cet inextricable fouillis de branches et de verdure. Le voyageur s'aperçut ainsi que le camp des Nerves était proche. La forêt restait mouillée, sombre et hostile malgré la saison, et l'homme frissonnait nerveusement sous sa blouse rayée : il avait vécu de mauvais jours humides, autrefois, dans les ergastules romains, et il eût pu prédire le temps du lendemain grâce à la sensibilité de ses nerfs. Il avançait en soulevant, l'une après l'autre,

ses galoches boueuses, découvrant enfin les minces ouvertures de l'interminable enceinte. Il connaissait d'ailleurs le pays, mais le silence humain qui régnait dans la forêt l'intriguait. Il avait repéré quelques groupes de cabanes : elles étaient vides. On eût dit que la population avait déserté la région. Le Cavalier Blanc manquait de nouvelles. Il savait seulement que les Rémois trahissaient la cause belge et avaient fait leur soumission à César. Mais le Romain n'avait pas encore franchi l'Aisne et les cent mille Bellovakes le retiendraient quelque temps : on pourrait ainsi rallier tous les Gaulois du nord. Hug grogna brusquement, un autre chien aboya et le voyageur vit venir à sa rencontre un vieillard qui retenait par la laisse un énorme dogue breton. Les deux bêtes grondaient, leurs grosses lèvres retroussées, les dents découvertes. Puis elles s'apaisèrent, car les maîtres se saluaient longuement, poliment, séparés par un buisson qui avait gardé la rouille de l'automne. Le vieux, sec, noueux, la peau tannée, les moustaches pendantes, disait avec méfiance en raidissant un bras décharné :

— Le village est loin... là-bas.

Mais le Cavalier Blanc souriait :

— Je veux voir le chef. C'est Indutiomar des Trévires qui m'envoie.

L'ancien haussa les épaules sous son vêtement déchiré et les dogues se fâchèrent de nouveau. Hug obéit tout de suite cependant à la voix du maître qui se rapprocha du Nerve et lui parla doucement. Le forestier hocha enfin la tête, et, suivi de l'étranger, s'engagea dans les broussailles avec la souplesse d'un adolescent. Quelques huttes apparurent bientôt, solides, spacieuses, toutes en chêne. Des femmes en sortaient, distantes, hautaines, sobrement habillées et le visage des vieilles avaient la couleur des écorces de la forêt. L'austérité des Nerves était connue, les Nerviennes se vêtaient de laine beige, elles ignoraient les fleurs et les figures qui ornaient les tuniques des Eburones et des Gauloises du centre, elles dédaignaient les bijoux, et les pommades de suif ne rougissaient pas leurs lourds cheveux. Mais, dans la plus modeste cabane, on amassait les pièces d'or de Tournai et les riches médailles portant l'image sacrée du gui. Les hommes ne buvaient pas : l'entrée

de la forêt était interdite aux marchands de vin de la Narbonaise.

— A gauche, encore à gauche, disait l'ancien qui avait laissé son chien à l'entrée du village.

Le Cavalier Blanc le suivait et Hug¹ surveillait les galoches de son maître. Une odeur de bois brûlé et de jambon fumé flottait sous les arbres. Des enfants surgissaient des buissons tout comme de petites bêtes sylvestres. Le grognement des porcs sauvages emplissait les entours d'une rumeur confuse. Pas un seul homme n'apparaissait au seuil des cabanes. L'Aduatike songea avec inquiétude à la rivalité des deux grandes familles nerviennes. Boduognat était loyal et brave ; Verticon, son aîné, était taciturne, avare et fourbe : l'homme le plus riche de la tribu, disait-on. L'ancien, le messager et le dogue disparurent dans les broussailles et resurgirent brusquement devant une hutte.

— C'est ici, chuchotait le guide et, avec un lyrisme étonnant chez un vieillard qui, jusqu'alors, avait si bien mesuré ses paroles, il souhaita la bienvenue à l'étranger qui s'effaça, précédé de son hôte, dans l'ouverture de la cabane.

Hug monta longtemps la garde sur le pas de la porte en raclant sagement un os. Puis il resta immobile et silencieux malgré les voix qui bourdonnaient dans la maison. Le soleil d'après-midi pénétra enfin la forêt et le Cavalier Blanc vint caresser la tête du dogue. Ils s'en allaient tous deux, guidés par un adolescent borgne qui, pareil à un nageur, par brassées, le menton de travers, leur ouvrait un passage dans les buissons, droit devant eux. L'Aduatike ne desserrait pas les dents : il savait que Boduognat avait secrètement conduit ses 50,000 guerriers sur la rive droite de la Sambre. César avait traversé l'Aisne, vaincu les Belges près de Reims, forcé Noyon et envahi le pays des Bellovakes. La cavalerie ennemie était nombreuse et elle traînait à sa suite des fantassins numides, des frondeurs baléares et des archers crétois. Le temps pressait. Le messager suait de tout le corps, le dogue haletait, mais le jeune Nerve avançait avec aisance dans la forêt hostile, malgré le soir qui tombait et dont l'humidité réveillait le parfum des feuilles mortes du dernier automne. Une odeur de sapin brûlé traînait dans les ravins : un village était proche. Le soleil rouge s'attardait encore dans les som-

mets des arbres, mais l'obscurité envahissait déjà le sous-bois.

— Vous passerez la nuit ici, disait l'adolescent. Dans la seconde cabane. Retenez votre chien.

III.

Le soir, la tribu des Aduatiques suspendit sa marche et se divisa par groupes qui campèrent entre leurs chariots et les bois de la plaine argileuse. Une marée de cris s'attardait le long de la route que les émigrants durcissaient sous leur exode pressé : rires des enfants, appels des bestiaux, hennissements des chevaux, signaux des trompettes de corne. Puis des zones de silence semblèrent disloquer la tribu. Le vent venait de l'ouest et rabattait la fumée des foyers sur les guerriers. Des hommes d'une stature gigantesque. Ça et là, un amas de casques copiés sur le mufle des taureaux sauvages et garnis d'ailes d'oiseaux, des boucliers qui luisaient encore faiblement dans le crépuscule. Les sabres et les piques s'amoncelaient entre les roues des chariots : ceux-ci étaient bondés d'une farine qui avait la même couleur que

les bâches de peau ; de tonneaux de bière et d'hydromel, de barils d'infusion de cumin, d'armes, d'outils ou de blocs de poix. Au coin d'un bois, un barde, dont on ne pouvait distinguer le visage (l'homme était assis à l'écart du foyer), un barde pinçait parfois sa lyre et disait la légende des ancêtres. Un tremblement de terre avait jeté la mer sur la côte et les aïeux avaient passé le Danube, conquis les pays de l'Est, longé le Rhin, gravi des montagnes gelées, rebroussé chemin et atteint la Gaule. La lyre chantait nerveusement la chevauchée victorieuse, puis s'apaisait un instant au souvenir des pères restés à Aduat, grâce à l'amitié des Eburons. Mais le barde ne s'attardait pas ici : il suivait les conquérants jusqu'aux Pyrénées, rappelait l'anéantissement des Romains, la conquête de l'Espagne, l'injuste victoire du consul Marius. La lyre se plaignait : des milliers de cadavres de héros fertilisaient le Champ de Putréfaction et nul des anciens n'avait quitté le Champ Raudius. Les Cimbres s'étaient défendus jusqu'au dernier homme. L'instrument berçait leur sommeil et le musicien chantait :

— ... les femmes écrasèrent leurs enfants

sous les roues des chariots, s'égorèrent mutuellement, s'étranglèrent à l'aide de courroies, et l'une d'elle se pendit à un arbre après avoir pendu ses deux petits à ses chevilles...

La musique redressait le torse puissant des hommes du nord, accroupis autour des feux. Ils étaient graves et taciturnes, mais un demi-siècle de vie sédentaire les rendait impatients de venger l'affreux carnage des Eaux Sextiennes. Les 19,000 guerriers, suivis des vieillards, des femmes et des enfants, regagnaient la forteresse d'Aduat au bord de la Meuse. Ils n'en étaient plus qu'à une journée de marche. Le barde rappelait la force divine de l'ancêtre Teutobokhe qui, d'un seul bond, sautait par dessus six chevaux rangés de front, et dont la tête fière, lors du triomphe du consul Marius, dépassait les plus hauts trophées romains. L'instrument s'apaisait de nouveau et le chantre disait l'orgueil d'Aduat qui dominait la vallée du fleuve, l'altitude de ses rochers à pic, la solidité de son enceinte de pierre et la cruauté de ses pieux aiguisés. Puis il réclama un pot de cervoise et le vida lentement. La nuit était venue, des rires et des chants

s'enchaînaient autour des foyers qui vigou-
reusement vivaient sous le vent d'ouest.

C'est alors qu'apparut le Cavalier Blanc dans le halo d'un feu. Le dogue haletait derrière le cheval auquel l'Aduatike caressait l'encolure. Le messenger mit pied à terre et se dirigea vers un groupe d'hommes que son arrivée avait redressés. Il disait :

— Les Bellovakes ont rendu leur place principale et les Ambiens n'ont pas combattu. César marche vers l'Escaut et la Sambre. Moi et mes bêtes avons faim et soif.

On l'emmena dans un chariot d'où les mauvaises nouvelles sortirent l'une après l'autre. César n'avait pas rencontré les guerriers bellovakes, mais une ambassade de vieillards débiles et une ville aux murailles hérissées de mains suppliantes : celles des femmes et des enfants. Les Nerves allaient donc subir le choc romain. Heureusement, on connaissait leur bravoure et, d'ailleurs, les légions ennemies ne pénétreraient jamais dans leurs forêts nouées. La colonne s'animait sur toute sa longueur malgré l'obscurité et le vent, les trompettes sonnaient, des femmes aux tuniques bariolées surgissaient dans la clarté des foyers qui semblait gonfler

leurs cheveux blonds. Assis sur le timon d'un chariot, le barde s'obstinait à célébrer les vieilles victoires des pères : il était ivre. Mais bientôt la rumeur du campement couvrit toute la plaine visible : on partait sur-le-champ vers les rochers de la Meuse. Des cavaliers s'éloignèrent dans la direction des petites villes de l'ouest et des landes stériles du Démer. L'exode des Aduatiques s'allongea des bruyères natales aux forêts d'où l'on voyait le pays des Condruses. (Il dura une semaine, laissant sur son passage la cendre des feux et le sang des bêtes égorgées.)

Le Cavalier Blanc s'étendit dans les herbes d'une clairière, le dos collé contre le flanc chaud de sa monture recrue de fatigue. Seul, le dogue veilla d'un œil toute la nuit, et, dès l'aube, l'homme coupa par le plus court à travers les campagnes vertes. Des laboureurs le saluaient du seuil des cabanes isolées. Déjà l'inquiétude pesait lourdement sur le pays. L'homme répétait de hameau en hameau :

— César marche vers l'Escaut et la Sambre.

Chacun suivait longuement des yeux la course mesurée et sûre du messenger qui allait droit à la rencontre des Romains.

Après son passage, dans les villes, les forgerons martelaient les sabres de cuivre ou de fer, et les haches. Des estafettes se hâtèrent bientôt vers les villages forestiers qui dominaient la vallée de la Meuse.

IV.

Une semaine plus tard, le Cavalier Blanc atteignait la Meuse moyenne et s'arrêtait devant une cabane perdue au pied des rochers rouges. Une vieille femme l'observait, les mains arrondies sur le front. Elle se décida enfin à quitter son enclos. L'homme demanda à boire et à manger, conduisit sa monture dans les herbes grasses du fleuve, donna une énorme potée à Hug, s'assit sur une botte de paille, dévora le pain et le jambon et réclama un second verre de lait. Il semblait surveiller l'autre rive. La vieille ne l'interrogeait plus : il n'avait pas répondu à ses questions, mais comme il s'endormait tout à coup, sous la garde du dogue, pliée en deux dans sa rude tunique, les doigts aux hanches, elle l'examinait curieusement. Puis elle s'éloigna en tournant la tête de temps en temps et plus rien ne remua dans le paysage,

car la cavale elle-même s'était étendue dans les herbes. Par delà le fleuve, les collines des Condruses bleuissaient dans le crépuscule. Quelques oiseaux des marais sautillaient dans les roseaux. Le soir allait bientôt descendre des rochers et tout s'effacerait autour de la cabane dont le toit de claie pâlit puis s'obscurcit. Au premier grognement du chien, le Cavalier s'éveilla : des hommes et des femmes gravissaient le sentier en apportant une forte odeur de poisson. Le messenger salua les arrivants et le plus âgé de la bande, un vieillard chevelu et blanc, lui souhaita la bienvenue. Penché vers les pêcheurs pour mieux les dévisager, l'Aduatike demandait :

— Père, comment pourrai-je découvrir Aduat avant le lever du soleil ?

Mais l'hôte, qui voulait gagner du temps, appela sa femme. Elle vint, toujours méfiante, un bol de lait dans ses mains noueuses. Le messenger le vida, le remit à l'hôtesse qui alla le remplir, et son époux, elle et les enfants (un robuste adolescent et une svelte jeune fille) burent, l'un après l'autre, à la coupe de bois. Puis le vieux s'assit à côté du voyageur et celui-ci comprit qu'il devait parler :

— Boduognat est tué et tous les guerriers

nerves, moins cinq cents, sont tués. César va venir...

Il raconta la bataille de la Sambre, le choc de la cavalerie romaine et des alliés atrébates et véromandues qui étaient venus avec leurs chevaux. L'infanterie nerve avait encerclé les légions et la rivière s'emplissait de cadavres d'ennemis et débordait. Malheureusement, l'arrivée d'un lieutenant de César avait changé le cours du combat : les Nerves ne quittèrent plus le premier rang, ils s'y amoncelèrent, retirant les javelots du corps des morts pour les renvoyer aux troupes du proconsul qui ne mit la main que sur quelques centaines de blessés. La voix du narrateur était morne et lasse. On entendait fort bien le bruit du fleuve qui coulait à une portée de pierre de la cabane. Des images isolées surgissaient sous les paupières fatiguées du Cavalier Blanc et se brouillaient : une meute de dogues se disputant des blessés romains, un cheval trébuchant brusquement dans ses entrailles fumantes... Il entendait encore le sifflement des traits et des boules d'argile, l'immense clameur gauloise à laquelle succédaient les longs appels des trompes et les rugissements de l'infanterie numide. Mais

il se taisait, car il avait pitié des yeux affolés de la vieille et du visage inquiet de l'adolescente.

— Et les femmes et les enfants ? demandait le pêcheur.

— On ne sait pas encore. Père, je dois être dans Aduat avant le lever du soleil.

Le vieux eût voulu attendre jusqu'à l'aube : les sentiers étaient raides, on devait les gravir à quatre pattes et, plus loin, les bois les rendaient impraticables. Le fils s'offrit à traverser les marais d'une petite rivière qui trouait les rochers en amont du fleuve. Il connaissait parfaitement le passage. D'ailleurs, la lune, qui émergeait, ronde et luisante, au-dessus de la colline, éclairerait leur marche. Le messenger alla caresser la cavale endormie et lui parla doucement : la bête se redressa dans les herbes et le regarda s'éloigner entre le guide et Hug. La vieille courut remettre aux deux hommes un pain que le voyageur enfouit dans sa blouse. Elle demanda à voix basse :

— César viendra-t-il jusqu'ici ?

La hache de l'adolescent brilla sous un rayon de lune et la femme se cacha les yeux

dans ses mains arrondies. L'Aduatike hésita un instant et dit enfin :

— On ne sait pas encore, mère.

Les hommes disparurent dans un fourré. A pas prudents, la vieille vint rejoindre le pêcheur. Un oiseau râlait dans l'île et l'image déformée de l'astre grelottait sur l'eau. L'adolescente descendit vers le fleuve et, à son tour, elle caressa le cheval qui, pareil à un fantôme de noyé, s'était sagement recouché sur la berge. Un lourd nuage masqua la lune et la vallée fut enveloppée de ténèbres.

V.

Dans les terres trempées par les pluies orageuses de l'été, d'étape en étape, entre les massifs boisés, de rares fuyards s'en allaient vers les sables de la Meuse inférieure ou les marais de la Dyle. Malgré ses rochers et la haie de pieux aiguisés de son unique porte, Aduat était tombée aux mains du proconsul. Du haut de la forteresse, les assiégés avaient suivi avec ironie, puis avec stupeur, les travaux que les petits hommes bruns (de rudes terrassiers) dressaient autour de la place. Elle fut bientôt encerclée de palissades et de machines étranges, pareilles à de gigantesques araignées. Superstitieux, les Aduatikes capitulèrent lorsque la tour infernale s'avança vers eux, par delà les rocs, et ils comblèrent les fossés de leurs armes. Au cours d'une nuit, ils tentèrent, avec leurs haches de bûcherons, de se débarrasser des

intrus dont l'arrogance et la cupidité révoltaient les plus patients, mais des flammes trouèrent brusquement l'ombre des collines, les Romains revinrent de toute la région environnante, une pluie de traits jaillit des terrassements et des tours, la ville fut vidée de ses habitants et plus de 50,000 prisonniers se traînaient vers la Gaule du sud, embarrassés par leurs liens, courbant le dos sous les fouets, laissant chaque jour de nouveaux cadavres sur les routes. On avait assisté à des scènes affreuses : des géants gaulois qui tentaient de s'enfuir, dont les moustaches et les cheveux étaient déjà pleins de sang, furent, sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants, battus de verges jusqu'à la mort.

De rares fugitifs se hâtaient donc vers le septentrion : de jeunes mères serrant leur bébé contre leur poitrine brusquement tarie, des bambins affolés, des vieillards, des blessés qui pleuraient de soif. La Belgique était perdue. Du seuil des cabanes disséminées dans la plaine, les gens venaient voir passer les fuyards, leur donnaient à boire et à manger et pansaient leurs plaies. La grande menace romaine semblait obscurcir l'horizon qu'on interrogeait chaque soir et chaque

matin. Les travaux des champs en souffraient, on dressait de nouvelles huttes au sein des bois, on chassait les bestiaux vers les marécages. L'automne allait venir, des oiseaux migrants, au-dessus de la plaine immense, égrenaient leur long chapelet craquant dans la direction des pays dont on ne savait rien. Il pleuvait jour et nuit. De temps à autre, un infirme aduatike, auquel il manquait une jambe, un bras, une main ou un œil, se traînait le long des routes boueuses vers la forêt d'ifs de son village. Il n'apportait pas de nouvelles, mais il décrivait l'aspect des étranges soldats qui accompagnaient le proconsul au siège d'Aduat : les Baléares (une fronde à la ceinture, une seconde sur l'épaule, une troisième à la main) lançaient leur boule de plomb ou de terre cuite à plus de quatre cents pas sans jamais manquer leur but ; les Numides avaient la peau calcinée par le chaud soleil de leur pays ; les archers crétois étaient minces et souples comme des jeunes filles. L'homme ignorait ce qu'étaient devenus les siens : sa femme et ses six enfants dont l'aîné avait huit ans. Il reprenait sa grossière béquille et repartait en disant :

— César est maigre et chauve. Il a les yeux noirs d'un démon d'Asie.

Durant deux semaines, on parla de l'apparition d'éclaireurs ennemis au pays des Condruses, mais le Cavalier Blanc passa peu après, venant des marais de la Ménapie et chevauchant vers l'est. Il assura que le pays était tranquille : seule, la cavalerie romaine campait chez les Trévires. Quant aux légions, elles s'étaient dirigées vers l'Armorike. Les laboureurs fumèrent donc leurs terres comme l'année d'avant. On ne savait pour qui l'on sèmerait, mais on le ferait tout de même, obéissant ainsi, instinctivement, à la loi du pain. La brume s'attardait sur les labours trempés. Les villages semblaient morts. Cependant, entre deux blocs de brouillard, surgissaient une couple de bœufs aux naseaux vaporeux, une charrue, une silhouette fatiguée. Le travail résigné retournait donc les champs de la Hesbaye. Le Cavalier Blanc ne quittait guère les villages presque déserts qui se ramassaient craintivement sur eux-mêmes dans les bruyères boudeuses ou à la lisière des forêts d'ifs. Des huttes étaient vides, d'autres abritaient les débris de plusieurs familles. Des gens qui ne se connaissaient

pas trois semaines plus tôt recréaient un foyer, adoptaient un enfant ou un vieux. Et, de temps en temps, un revenant, défiguré par les souffrances et les privations, rôdait la nuit autour de sa maison et, ouvrant enfin la porte, n'y retrouvait pas les siens. Chassé par l'humidité de la cabane, il errait jusqu'à l'aube à la recherche d'un sentier connu et d'un visage familier. La famine menaçait la région : les rares et maigres récoltes étaient gâtées, les provisions restées aux mains de l'ennemi à Aduat. Le Cavalier Blanc fit venir du blé de l'Eburonie et du poisson du pays des Ménapes, et comme une maladie étrange visitait les huttes, il donna l'ordre de brûler tout de suite les cadavres livides. Chaque soir, il reprenait le chemin de l'Eburonie et des gens l'avaient vu qui dormait, les bras serrés autour du cou de sa monture. La cavale trottait sagement, guidée par le dogue. Parfois, l'homme relevait la tête :

— A gauche, Hug.

Puis il se rendormait, le front appuyé sur la crinière chaude du cheval. Finalement, l'épidémie qui avait aussi fait des ravages le long de la Meuse moyenne, descendit vers la Batavie.

VI.

L'automne était venu et il touchait déjà les bois de l'Eburonie. Ambiorix et Cativolke conféraient des journées entières sur la défaite des Armorikes : les détails se transmettaient, par lambeaux, d'une ville à l'autre. Une grande bataille s'était engagée entre la flotte romaine et les solides vaisseaux aux voiles de peau des Gaulois. Les faux de l'ennemi avaient eu raison des cordages et des vergues des navires armorikes qui furent brûlés et coulés avant le coucher du soleil. Les chefs survivants avaient été affreusement suppliciés, et les femmes et les enfants dirigés sur les marchés du sud et de l'Italie. Ici, des éclaireurs ennemis rôdaient à la frontière nervienne et s'aventuraient même dans l'ancien pays des Aduatiques. Des exilés belges, échappés des récentes batailles ou des caravanes d'esclaves, luttèrent, comme ils pouvaient, aux côtés de leurs frères de la

Gaule occidentale. Les nouvelles qui venaient de là-bas n'étaient pas meilleures : les Belges étaient décimés et les troupes romaines se dirigeaient déjà vers l'Aquitaine. Le désastre s'élargissait de jour en jour.

Ambiorix désertait sa maison tous les mois. Accompagné de quatre cavaliers, dont l'homme au cheval blanc, il s'enfonçait, dans la forêt profonde et y rencontrait Indutiomar, le chef des Trévires, que surveillait le lieutenant Labiénus. Ou bien il rôdait au pays des Condruses en quête des derniers messages. Ou bien encore il chevauchait plusieurs semaines entre les marais du nord-ouest où s'abritaient les Ménapes. Toute la contrée vivait dans l'inquiétude. Au cours de leurs longues randonnées, le Cavalier Blanc parlait de César avec dégoût :

— C'est un épileptique torturé par le vice, disait-il.

Il racontait la honteuse débauche qui souillait Rome et que payaient le sang, les richesses et la sueur des Gaulois. Le visage d'Ambiorix blêmissait. Sous ses dehors bourrus, le géant roux aimait ses gens, avec plus d'ardeur que Cativolke (vieille face de buis toujours pensive) qui ne songeait

qu'à la terre et à ce qu'elle produisait. Mais Ambiorix s'attardait souvent à contempler les forts laboureurs de sa race, leurs belles femmes, hautes, droites et robustes comme les déesses du nord, leurs jeunes filles aux bras blancs comme le lait caillé et aux yeux d'ambre, leurs adolescents vaillants et rieurs, aussi agiles à la course que les cerfs, les petits enfants blonds qui couraient, deminus, confondus avec les dogues, les chèvres et les agneaux, entre les huttes côniques coiffées de chaume doré. Le colosse gaulois aimait son pays comme une fraîche épouse, et, l'année d'avant encore, il s'isolait parfois sur une colline, tout simplement pour s'emplir les poumons du grand air natal et les yeux des vivantes images de la région. L'invasion romaine avait brusquement ridé son fier visage et il buvait souvent, sans soif, entre deux étapes. Il chevauchait toute une journée sans desserrer les dents ou bien il disait vingt fois par jour au Cavalier Blanc :

— Conduis-moi chez Comm l'Atrébate, puisqu'Indutiomar hésite. Il me faudrait mille chevaux. Les chevaux nous sauveront.

Mais l'autre haussait chaque fois les

épaules : il savait que le pays fourmillait d'ennemis et d'espions depuis les sables de la mer jusqu'aux forêts des Trévires. Il avait quitté les Morins le mois d'avant et regagné la Belgique du Nord en contournant cent embûches : groupes d'éclaireurs romains et de pillards qui, volontiers, auraient touché la prime promise par César à ceux qui s'empareraient du mystérieux Cavalier Blanc. Mais seul le pauvre Hug était resté sur la berge d'une rivière, le corps percé par un trait. Pendant deux semaines, l'homme n'avait plus vu de visage ami que chez de misérables infirmes résignés à leur sort d'abandonnés ou chez de craintives familles qui disparaissaient d'abord dans les bois à son approche. Les Nerves reprenaient vie au centre de leur forteresse de verdure, malheureusement leurs jeunes gens étaient inexpérimentés et l'avare Verticon prêchait l'alliance avec Rome. Bref, les premiers gels vinrent durcir la crête des labours et l'on ne sut plus rien de ce qui se passait au-delà des landes et des collines. La plaine ressemblait à une île immense séparée du monde. Vers le soir, les vachers barbus, qui soufflaient dans les cornes pour

rallier les troupeaux, faisaient tressaillir d'effroi les mères et les jeunes filles. Les nuits étaient longues et mornes.

Ambiorix et le Cavalier Blanc ne revenaient pas. Le sage Cativolke avait vieilli brusquement, sa haute taille s'était affaissée, il rudoyait ses serviteurs et sa famille, vagabondait dans les champs, en chassait puérilement les corbeaux, passait des nuits entières sans fermer l'œil, ne quittait plus ses vêtements déchirés, et portait toujours sur lui deux petits sacs gonflés de pièces d'or. Chacun des siens songeait secrètement que le pauvre aïeul perdait l'esprit.

VII.

Au retour d'une reconnaissance solitaire, le Cavalier Blanc reparut au village d'Ambiorix. Des bandes se dirigeaient vers le pays des Morins et des Ménapes. Le messager décrivait patiemment la tenue des légionnaires, pareils à des insectes bruns, les lourds chariots attelés de bœufs et bondés de vivres et de boucliers, les trompettes courbes, les enseignes des légions, l'étendard rouge de la cavalerie. Les Eburons parlaient déjà de creuser des retranchements et de fortifier quelques villages de l'est où le sol était accidenté, mais Ambiorix repartit en compagnie de l'Aduatike sans paraître s'intéresser à la défense de la région. De proche en proche, c'est-à-dire de marais en marais et de cabane en cabane, ils apprirent que les Morins et les Ménapes s'étaient retirés dans les marécages du littoral après avoir

harcelé César. Le Romain poursuivait sa marche difficile et coûteuse (il perdait beaucoup d'hommes) et patiemment abattait la forêt. Il plut à torrents pendant des semaines : les deux cavaliers s'ennuyèrent à mourir dans un petit village de la Nervie du nord. On y souffrait de la faim, épuisant les provisions de poissons et d'œufs d'oiseaux marins achetés aux Ménapes après le désastre de la Sambre. Un matin qu'Ambiorix et le Cavalier Blanc chevauchaient prudemment sur les boues gelées de la Lys, ils aperçurent des groupes d'ennemis qui s'en allaient vers l'ouest. Des hameaux brûlaient sur leur passage et, le soir, le ciel devint rouge du côté de la mer : César abandonnait la partie. L'hiver était venu, très rigoureux. Le chef roux et son compagnon rentrèrent en Eburonie. Cati olke les attendait avec impatience. Il leur dit avant de les saluer :

— Les Germains rôdent autour du territoire trévire

Le vieillard, autrefois si calme et si taciturne, gesticulait comme un malade et répétait dix fois les mêmes mots. Ambiorix allait se mettre en route vers la forêt des Ardennes, car il songeait à s'allier à ces nou-

veaux envahisseurs pour lutter contre Rome. Mais un marchand rhénan lui apprit que les Ménapes avaient été anéantis par des bandes germanes comptant plus de 400,000 têtes : les survivants s'étaient réfugiés dans leurs barques creusées au feu et descendaient vers les côtes sans miséricorde de la Batavie. L'Eburon ne quitta plus son village. Du matin au soir, il surveillait le travail des forgerons. Puis, brusquement, il galopait vers les mines de fer ouvertes par Cativolke entre les forêts d'ifs des environs d'Aduatika. Les semaines s'écoulèrent, plus mornes et plus inquiétantes que jamais. On sut enfin que César avait passé le Rhin après avoir fait massacrer les femmes et les enfants germains qui fuyaient vers le fleuve, et culbuté l'armée des nomades dans la Meuse inférieure. L'est de l'Eburonie était donc occupé par l'ennemi : des familles émigrèrent en Hesbaye et les mines de fer furent abandonnées. Au cours de l'été, qui permit à Cativolke de faucher les fourrages et le blé, on apprit que le proconsul avait lancé sa flotte sur l'océan, soumis les Morins, passé le détroit des Gaules et abordé en Bretagne.

On resta sans nouvelles de l'île, parce que

chaque débris de tribu se terrait dans les ruines de ses abris. Une année s'écoula ainsi dans l'incertitude et on craignit la famine après un été très sec. Ambiorix se trouvait chez les Trévires ou en Germanie. Le Cavalier Blanc était invisible, lui aussi. Les Ménapiens cessèrent leurs envois de sel et des marchands qui avaient contourné leurs marais disaient que ceux-ci semblaient inhabités : pourtant d'étranges signaux de feu s'allumaient parfois, la nuit, au sommet des arbres. Puis, vers l'automne, les ennemis réapparurent sur plusieurs points de la Belgique. Une légion vint camper chez les Morins, une autre chez les Nerves, une troisième chez les Trévires et, finalement, les Eburons surent que cinq cohortes s'installaient dans Aduatika et réquisitionnaient le blé, les bestiaux et les fourrages de la région. Des fuyards affolés, minés par les privations, vinrent chercher un asile en Eburonie. Ambiorix, rentré dans sa maison de campagne, surveillait de nouveau le travail des forges. Le Cavalier Blanc reparut à son tour. Il n'ignorait rien de ce qui se passait dans le pays, mais le chiffre des forces romaines qui campaient dans Aduatika lui était inconnu.

Il se mit donc en route, interrogea des femmes de la Gaule du sud qui avaient suivi l'armée du proconsul dans ses conquêtes, que les fatigues avaient flétries et qui mendiaient désormais, de hutte en hutte, au hasard des routes. Il sut ainsi que la garnison, commandée par Sabinus et Cotta, se composait de 3,000 hommes et que César allait rentrer en Italie.

On recevait les mendiantes comme des chiennes enragées à coups de pierres, ou bien on leur envoyait les terribles dogues belges. Le troupeau des malheureuses était résigné et morne. Un matin, on trouvait un nouveau-né sur le seuil d'une cabane, le lendemain, un petit enfant nu errait dans les champs en dévorant un navet, puis on découvrait un cadavre de jeune femme, nez pincé, visage tiré, cheveux blancs aux tempes. Dix-huit ans? D'où venait-elle? Heureuse adolescente gauloise de l'Aquitaine? Orgueilleuse fille de chef de la Lyonnaise? Pas un bijou. Rien que des vêtements en lambeaux. Les chiens affamés se ruaient à la curée. Le Cavalier Blanc déposait l'enfant trouvé et quelques pièces d'or dans les mains d'une femme aduatike et chevauchait à

travers les bruyères pour apprendre d'autres détails de la bouche des vagabondes auxquelles il donnait un peu de pain, de viande grillée ou des œufs. Son regard étrange, distant et paternel à la fois, les écartait ensuite de sa monture. Et les pauvres filles perdues suivaient silencieusement des yeux le départ du mystérieux bienfaiteur.

VIII.

Ce matin-là, le messenger galopait vers le pays des Condruses, puis il redescendrait tout de suite vers l'Escaut pour rallier à la cause belge les petits peuples disséminés dans les marais du nord. Les cadavres de Sabinus et de Cotta, de leurs légionnaires et de leurs cavaliers espagnols étaient restés dans la forêt à deux milles d'Aduatika. Le Cavalier Blanc n'était pas très fier de la victoire, mais Ambiorix n'avait rien voulu entendre. Il avait attiré astucieusement les Romains dans un guet-apens : il se souvenait, disait-il, de la félonie de César à qui tous les moyens étaient bons pour vaincre et qui n'hésitait pas à mutiler les femmes et les enfants. La garnison ennemie n'était donc pas sortie du piège. Seuls quelques rares légionnaires fuyaient vers les Ardennes où campait Labiénus. Ce ne fut pas une vraie

bataille : les agiles Eburons avançaient et reculaient aussitôt devant l'assaut de l'ennemi trop lourdement armé et l'abattaient sous une pluie de flèches et de dards. Le combat avait commencé dès l'aube et, au début de l'après-midi, les survivants, qui avaient perdu leurs chefs, coururent se réfugier dans Aduatika dont Ambiorix fit aussitôt le siège. Aux premières heures de la nuit, le reste de la garnison était anéanti. Près de 3,000 ennemis étaient étendus ou ramassés sur eux-mêmes dans la mousse de la forêt, et, au point du jour, les femmes et les enfants éburons, effrayés par les horribles blessures et les visages douloureux des morts, regardaient curieusement les casques, les boucliers et les décorations des centurions qu'ils arrachaient des tuniques sanglantes croyant avoir affaire à des pièces de monnaie. On pansait les plaies des guerriers gaulois dans toutes les cabanes et des familles lavaient la face des agonisants ou brûlaient leurs morts : le vent d'ouest animait les bûchers. Des chevaux sans cavalier erraient dans les campagnes, broutant paisiblement, puis les oreilles soudain dressées, se rappelant peut-être les bruits de la

mêlée, galopèrent jusqu'à en perdre le souffle et disparaissaient à l'horizon. De la forêt sanglante montait une sourde rumeur pareille à celle de la mer : hommes et bêtes se plaignaient avant de mourir. Une pluie fine tomba et sembla apaiser les agonisants qui, peut-être, ne demandaient qu'un peu d'eau pour calmer leur soif et la brûlure de leurs plaies.

Le Cavalier Blanc ne s'était donc pas attardé au spectacle de la victoire. Il longea bientôt les collines de la Meuse, traversa le fleuve et s'aventura chez les Condruses. La région était tranquille. Des laboureurs ravitaillèrent le messager et sa monture, et les anciens des villages lui dirent :

— Nos hommes vont rejoindre Ambiorix, mais nous sommes peu nombreux et pauvres.

Le pays était presque nu et désert : de rares familles, des chevaux de petite taille, de maigres bestiaux, les gens misérablement vêtus de peaux de mouton, les huttes quasi vides. Les pillards qui suivaient l'armée romaine auraient pu conquérir toute la contrée en trois semaines. Le cœur serré, le messager repartit vers la Nervie en longeant les forêts.

Une semaine plus tard, de tous les points de la Belgique du nord et de l'est, des bandes de cavaliers et de fantassins gaulois convergeaient vers le même point. Des estropiés que leurs infirmités attardaient en chemin étaient les plus impatients à prendre leur revanche. Les hommes des marécages de l'Escaut les suivirent de près et, bientôt, on parla dans toute la Gaule septentrionale, de l'assaut qu'on allait livrer au camp de Cicéron chez les Nerves. On remit le commandement de l'armée à Ambiorix. Le géant roux était partout à la fois, du matin au soir, mais, la nuit, terrassé par la fatigue et assommé par la bière qui lui assurait le sommeil, il ronflait dans une cabane secrète, sous la garde de ses quatre fidèles cavaliers. A l'aube, frais et dispos, il haranguait les troupes massées dans la forêt. Verticon tentait de retenir ses clients. L'Eburon alla le trouver dans sa riche demeure perchée au sommet d'une colline qui dominait un cours d'eau et les bois d'alentour. Le Nerve hypocrite évoqua la destruction prochaine des Belges et de leur fortune.

— César nous veut du bien, disait-il.

Le face du vieux était impénétrable et son corps immobile dans ses vêtements austères. Le farouche Eburon, dont les mains puissantes auraient étranglé un bœuf, emmena le Nerve, le fit surveiller par des gens du Démer et dispersa ses clients dans le camp des Aduatikes. De nouvelles recrues arrivaient chaque jour et, un matin, les alliés surprirent quelques détachements ennemis qui faisaient leurs provisions de bois, les tuèrent et se ruèrent autour du camp de Cicéron.

IX.

Lorsque les Eburons et les Aduatiques repartirent vers les marais de la Dyle, le désastre était complet. Les Nerves se dispersaient dans leurs forêts secrètes du nord précédés des peuplades des bouches de l'Escaut, Indutiomar et ses cavaliers rebroussaient chemin à travers les Ardennes, les Condruses émigraient vers les plateaux froids et tourbeux de l'est. Pendant des jours et des nuits, les Gaulois avaient comblé les retranchements de Cicéron et assailli le camp. Puisque la garnison résistait, ils avaient, eux aussi, amoncelé, en la transportant motte à motte dans leurs saies, la terre autour de la forteresse et, instruits par des captifs romains, assemblé des tours et des tortues. Au bout d'une semaine, profitant du vent qui soufflait très fort, ils avaient incendié le camp à l'aide de dards enflammés et de

boulets d'argile rougis au feu. A la faveur de la panique, ils dressèrent une tour contre le rempart, mais elle brûla et ils se résignèrent à soigner leurs blessés avant de tenter un nouvel assaut. Chaque jour, un transfuge, porteur d'un message à César, quittait la forteresse, mais il était pris aussitôt et décapité. Le Cavalier Blanc déchiffrait les dépêches : Cicéron avouait que sa situation était désespérée. Cependant le proconsul arriva. Un jour, les alliés virent les incendies que le Romain allumait sur son passage et ils allèrent témérairement à sa rencontre, couvrant de leurs clameurs les commandements et les imprécations d'Ambiorix qui pressentait le danger. Les meilleurs guerriers gaulois étaient restés dans un ravin et autour du rempart exhaussé à la hâte par l'ennemi. César avait rejoint son lieutenant dont la garnison ne se composait plus que d'invalides.

Le chef éburon avait perdu son fils dans la mêlée et lui-même était blessé à l'épaule. Courbé comme un vieillard sur sa monture, il chevauchait mélancoliquement sans ouvrir la bouche. Il ne comprenait rien à l'arrivée du proconsul, que chacun croyait rentré en

Italie. Mais le Cavalier Blanc avait interrogé un moribond romain à qui il donnait à boire. L'Aduatike connaissait le secret de l'irréparable défaite. Au cours d'une halte sur la rive de la Meuse, il rattrapa le géant roux — Verticon nous a trahis, dit-il.

Il donna des détails sur le retour du proconsul. Celui-ci, sous prétexte de surveiller les Carnutes, n'avait pas quitté Amiens pour s'y livrer à la débauche, et un esclave de Verticon l'avait prévenu du danger que courait Cicéron. Un transfuge s'était glissé parmi les alliés et avait lancé dans le camp la réponse de César attachée à un javelot. Le Cavalier Blanc savait encore que les Armorikes révoltés avaient abandonné la lutte et regagné leurs villages.

Malgré l'hiver qui venait, Ambiorix voulait rejoindre Indutiomar, mais on l'en dissuada : il fallait tout d'abord réunir des vivres pour les hommes et les chevaux. On attendrait le printemps pour préparer la résistance. Des centaines de cabanes restèrent vides, des villages furent abandonnés, de vigoureux infirmes dépérissaient dans les huttes silencieuses, des prisonniers qu'on croyait morts revenaient au pays : il leur manquait un œil,

une oreille, une main ou un pied. D'autres, qui avaient été battus avec des verges, découvraient leur dos sur lequel se fendaient les croûtes saignantes. Une nuit, la lune fut étrangement déformée et ce qu'on en voyait encore était tout rouge : on n'en augura rien de bon. Les loups nettoyaient les chemins neigeux des nouveaux cadavres qui les bosselaient chaque jour. Puis on apprit que Labiénus avait détruit la cavalerie trévière : il s'était fait remettre la tête d'Indutiomarus et en donna une somme considérable. Enfin, d'autres mauvaises nouvelles vinrent de la Nervie : César, commandant lui-même quatre légions, avait incendié des villages forestiers, enlevé des captifs et des bestiaux. Ambiorix et le Cavalier Blanc se rendirent au pays des Ménapes. Ils y restèrent plusieurs semaines et, pendant leur absence, les huttes d'Eburonie disparurent sous les rafales de neige.

Lorsqu'ils revinrent, ils savaient que le chef des Senons, Acco, était tombé dans les mains de César et que le proconsul voulait venger la mort de ses lieutenants Sabinus et Cotta. De nouveau, le vieux Cativolke ne dormait plus, des familles émigraient vers

l'Ardenne, d'autres vers le nord. Mais quelques-unes d'entre elles reparurent au printemps : les Romains envahissaient la Ménapie. Au cours d'une reconnaissance hardie, le Cavalier Blanc s'aperçut que l'ennemi brûlait les huttes ménapes, enlevait de nombreux prisonniers et raflait les troupeaux. Des claies, des fascines, des ponts, des chaussées avaient raison des marais et les Belges faisaient leur soumission au Romain. L'énigmatique chef des Atrébates, Comm, et ses cavaliers surveillaient le pays. Ambiorix songeait enfin à rallier ses gens vers les villages que les accidents du terrain permettaient de fortifier facilement, puis à recruter des auxiliaires en Germanie. Il confia les travaux de retranchement à son neveu et partit dans la direction du Rhin. Il dut rebrousser chemin et rentra fort inquiet : Labiénus lui barrait le passage.

X.

Des villages isolés se vidèrent. On vécut deux semaines dans l'angoisse. Le Cavalier Blanc surveilla la forêt des Ardennes où les Romains avançaient secrètement, silencieusement, n'allumant même pas de feu aux bivouacs. Lorsqu'il sortit des bois, la cavalerie ennemie avait envahi l'Eburonie : les huttes et les meules brûlaient sur tous les points de la région, des bandes de gens affolés se pressaient vers les marécages du nord, d'autres gravissaient les collines ardennaises, des bestiaux erraient dans les champs abandonnés. Ambiorix engagea une brève escarmouche avec une troupe de Romains qui le recherchaient, et disparut. Le pays était mort : seuls, les oiseaux, les insectes, les herbes, le vent et les fumées y vivaient encore. Les petits hommes bruns revinrent sur leurs pas, et les Numides au

masque infernal et aux tatouages pâles, et les frondeurs baléares au dur visage de buis, et les souples archers crétois, et les bruyants cavaliers narbonnais. Ils se ruèrent à la curée, éventrant les tonneaux de bière et de vin, gaspillant le beurre, comblant de fruits les fosses à fumier, s'affublant de vêtements féminins, volant les vases d'or, d'argent et de cuivre, allumant des bûchers autour des moulins dont les ailes mutilées sommeillaient malgré le vent d'ouest. Puis la horde repartit à la recherche des femmes et des esclaves dont le cercle éperdu s'élargissait autour des envahisseurs en appelant Ambiorix, Cati- volke et le Cavalier Blanc. Ambiorix fut rencontré dans la forêt où, la tête bandée, il harcelait des groupes de rôdeurs qui suivaient l'armée romaine et ramassaient ce qu'elle avait délaissé. Le Cavalier Blanc, à la tête d'une petite troupe d'Eburons, protégeait la retraite des femmes et des enfants entre les étangs. Au loin, les trompettes de l'ennemi sonnaient lugubrement, puis des chants étranges montèrent des hameaux incendiés d'où la fumée coulait sur toute la campagne.

— La nuit vient, disait le messager.

Courage. Encore une demi-heure de marche.

Il chassait devant lui des familles qui s'attardaient à prier leurs dieux sourds au bord des marais, il mettait le feu à un bois que les fugitifs venaient de déserrer, faisait dételer un chariot embourbé et chargeait les plus valides des provisions que le véhicule contenait. La bande traversa ainsi un vaste marécage sur un étroit chemin de branchages et de joncs. Quelques bêtes restèrent dans les boues : elles gémirent longtemps, le cou démesurément tendu vers le ciel rouge. L'Aduatike avait allumé les herbes mortes de la lande et le vent dirigeait les nappes de feu et la fumée vers les villages envahis.

Dans une hutte abandonnée, entouré des siens, Cativolke agonisait : il avait bu du suc d'if pour échapper à la vision de ses maisons en flammes et de ses champs dévastés. Son visage était aussi blanc que ses cheveux, que ses longues moustaches et que sa barbe : il ne se rasait plus depuis plusieurs mois. Il mourut vers le soir en interrogeant les lueurs sanglantes du ciel et en maudissant César. La famille n'eut que le temps de recouvrir son cadavre de chaume avant de repartir à l'aventure entre les bois, les boues et les

brasiers crépitants. Ainsi le vieux chef n'assista point à la dévastation totale du pays.

Les malheureux Condruses et leurs voisins les Sègnes ayant fait leur soumission au proconsul, les Trévires ayant fui au-delà du Rhin, le Romain résolut d'anéantir la Belgique. Labiénus partit à travers les sables de la Mer du Nord, trois légions descendirent des plateaux condrusiens, César s'établit sur la rive de l'Escaut et Cicéron gagna Aduatika. L'horrible massacre commença de toutes parts. Les Gaulois fuyaient à l'approche des troupes ennemies et se retrouvaient en face d'autres bandes romaines qui les abattaient sans pitié : femmes, enfants, vieux, infirmes. Les marais furent envahis par les fuyitifs et leurs traqueurs, les forêts fouillées patiemment. César autorisa les vagabonds qui suivaient ses armées à exterminer la « race scélérate » des Eburons. La honteuse chasse à l'homme dura des semaines, le pays se couvrit de cadavres, le ciel fut peuplé de corbeaux, le vent emportait sur ses ailes des gémissements, des râles, les vagissements des enfants abandonnés, les appels épouvantés des cors. Les femmes se noyaient dans les boues pour échapper aux violences des

envahisseurs, et si elles tombaient dans un piège, les bandits hésitaient à s'emparer de leur proie dont la poitrine neigeuse ruisselait de sang : les mères égorgeaient leurs filles et se frappaient au cœur. Les Gaulois vendaient chèrement leur vie, à coups de hache, de glaive ou simplement de pieu. D'autres se ruaient comme des chiens sur les arrivants et les happaient à la gorge, d'autres encore les enlaçaient dans leurs bras désarmés et ne les lâchaient que sous la morsure des lames qui tranchaient les mains. L'armée régulière (50,000 Romains) surveillait le massacre et se livrait à tous les plaisirs immondes du vainqueur. La race éburone agonisait.

Le Cavalier Blanc, un pied emmailloté de toile, reparut brusquement pour chasser les survivants vers les landes du Démer.

— Fuyez au nord-ouest, disait-il. Voici les Sicambres derrière Aduatika. Ne remontez plus vers vos villages.

Pareil à un fantôme, son cheval galopait à l'horizon, rebroussait chemin, disparaissait, resurgissait le lendemain à la frontière de l'Ardenne :

— Ne sortez pas de la forêt, disait-il encore aux premiers réfugiés qu'il rencontrait. Les Sicambres ont envahi l'Eburonie.

XI.

Deux mille cavaliers germains, au torse nu et aux armes miroitantes, arrivèrent, en effet, et s'emparèrent de quelques groupes hésitants qui n'avaient pas suivi tout de suite le conseil du messager : les bestiaux indociles et attardés avaient révélé le chemin des fuyards aux nomades. Cependant les chefs sicambres regrettaient d'avoir galopé des jours et des nuits pour un aussi maigre butin. Ils songèrent à forcer le camp de Cicéron, se ruèrent vers Aduatika, assaillirent la garde et se préparèrent à escalader le rempart. Mais cinq cohortes romaines qui fauchaient le blé dans la campagne, revinrent dans l'entrefaite et engagèrent le combat qui fut très dur. Seule, la moitié de la bande put rentrer dans la forteresse : le reste fut tué, se dispersa dans les bruyères ou se rendit aux Germains qui, enveloppés

de la forte odeur des chevaux trempés de sueur, repassèrent le Rhin en emmenant les captifs éburons résignés à leur sort et les bestiaux épuisés de fatigue.

Désormais, César dirigea lui-même l'infâme besogne des pillards. Pas une hutte éburone ne resta debout : on ne voyait plus, çà et là, que des monceaux de cendres, les champs de blé et de lin brûlèrent, les rares familles restées dans la région se défendirent avec une ardeur inouïe : les femmes, vêtements déchirés, bras blancs couverts de sang, maniaient la hache comme des guerriers, des adolescents aux cheveux couleur de miel lançaient les pierres comme de vrais frondeurs, les dogues enragés sautaient à la gorge des brigands. Puis tout s'apaisa : les Romains ne rencontraient plus de gibier, et les pluies d'automne trempèrent le pays assassiné où l'on ne vit plus que des corbeaux, puis des loups. La neige s'amoncela bientôt sur les collines et les plaines désertes, et, au premier dégel, quelques timides cabanes se redressèrent miraculeusement dans les bois et de tout petits champs furent charrués autour d'elles. Le Cavalier Blanc reparut : une manche de sa blouse était vide

et son bras gauche se raidissait contre sa hanche. On l'interrogeait au seuil des huttes. Il n'avait guère de nouvelles : Acco, le chef des Senons, avait été décapité, deux légions séjournèrent chez les Trévires et le proconsul était rentré en Italie.

— Et Ambiorix ?

Le messager souriait avec douceur : le chef éburon était en bonne santé, mais on ne savait pas au juste où il se trouvait. Les cabanes se multiplièrent et les femmes recommencèrent farouchement la besogne sacrée des laboureurs morts avec l'aide des enfants et des estropiés. On vécut séparé du reste du monde, puis on signala que Comm l'Atrébate, qui se trouvait chez les Trévires, avait été assassiné par les soldats de Labiénus campant dans les Ardennes. Le silence enveloppa de nouveau la région durcie par un brusque retour du gel. Des disparus rentrèrent, apportant des nouvelles (bonnes ou mauvaises) d'autres fugitifs. Les familles de Cativolke et d'Ambiorix n'existaient plus, les vingt-deux enfants d'une maison forestière avaient péri dans un incendie. Des mères partirent à la recherche de leurs petits qu'on disait avoir vus dans

les villages du Démer ou des Ardennes. Un vieillard arrivait et ne retrouvait pas un seul des siens. On fouillait les monceaux de cendres et les silos : plus rien. On avait faim et froid, car les vêtements étaient usés et une pauvre peau de mouton coûtait plusieurs pièces d'or. Soudain, on prononça un nouveau nom : Vercingétorix (le chef des Arvernes) et l'on raconta que des Belges qu'on croyait morts, Eburons, Nerves, Aduatiques se trouvaient sous ses ordres. César était revenu et il assiégeait Avaricum à la frontière septentrionale de l'Aquitaine... On ne sut plus rien : une fois encore, le froid, le vent, la pluie isolèrent l'Eburonie.

Le Cavalier Blanc reparut au printemps. Il mangea chez un vieillard qui vivait seul au coin d'un bois, dans les ruines d'une maison où il avait découvert du blé et des fruits. Le messenger lui annonça la chute d'Avaricum :

— Plus un seul Gaulois n'est resté vivant dans les murs de la ville. Pas même les nouveau-nés. Labiénus a quitté les Trévires et se dirige vers Lutétia des Parisiens.

L'Aduatique repartit, mais ne tarda pas à revenir. Vercingétorix tenait bon dans Alésia

et immobilisait ainsi l'armée ennemie. 10,000 Nerves et Morins, 4,000 Atrébates marchant sous le commandement du vaillant Comm remis de ses blessures, les Ambiens, les Senons, bref, plus de 300,000 Gaulois se ruèrent vers la ville assiégée par le proconsul. Des émigrés revinrent des marais du nord et bâtirent fiévreusement des cabanes sur les cendres des anciennes. On sema le blé, on eut le temps de faucher le foin et de battre le grain. On n'avait pas d'écho bien sûr de ce qui se passait dans le sud. Les nouvelles les plus contradictoires et les plus invraisemblables se colportaient d'un hameau à l'autre : César était assassiné, on avait retrouvé son cadavre dans son manteau rouge ; Labiénus s'était empalé sous les murs de la ville ; Ambiorix commandait l'infanterie légère et les archers. Les laboureurs s'épuisaient joyeusement à la tâche.

XII.

Mais le Cavalier Blanc revint et ne put qu'annoncer la terrible défaite des Gaulois. Voulant sauver son peuple, Vercingétorix s'était rendu à César, Ambiorix avait ramené le fidèle Sure, chef des Eduens, chez les Trévires et était reparti, en compagnie de Comm, vers la Germanie. Les relations avec l'extérieur furent subitement coupées. Des espions à la solde des Romains infestaient la région. Le Cavalier Blanc ne s'arrêtait plus nulle part, mais on trouvait, par-ci par-là, un cadavre d'étranger, un second, un troisième... Tous avaient la gorge tranchée à la même place. Les chiens aboyaient la nuit autour des huttes et l'inquiétude ralentissait les travaux des champs. Puis, brusquement, des colliers de fugitifs s'égrenèrent dans les chemins forestiers : César revenait en Belgique ! On abandonna tout

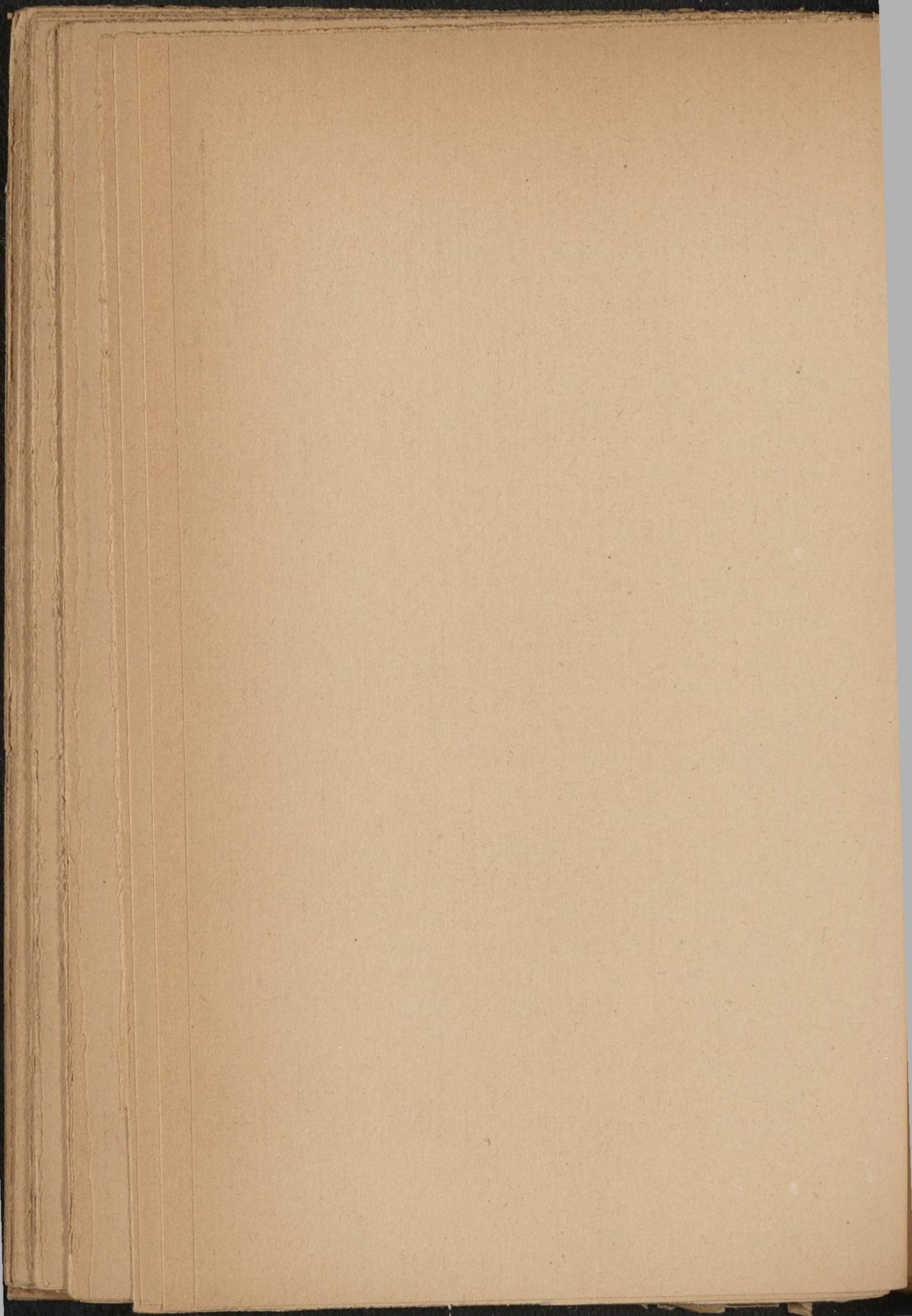
pour se réfugier au delà du Rhin. Ambiorix (ses cheveux étaient devenus blancs et seuls ses familiers le reconnurent) Ambiorix et l'Aduatike surveillaient l'exode des Eburons. Quelques centaines d'entre eux ne voulurent pas quitter leurs cabanes ni leurs champs fraîchement labourés.

Les hordes romaines survinrent au point du jour et rasèrent tout sur leur passage. Des chiens léchaient les plaies affreuses des petits enfants et des femmes qui gisaient dans les enclos et des poules becquetaient des crânes ouverts. Les cendres des huttes couvraient d'autres cadavres calcinés et de faibles taches rouges s'éveillèrent vers le soir aux quatre coins de l'horizon. Des Gauloises blessées râlaient de soif dans les buissons autour desquels les équivoques archers crétois dansaient en faisant sonner les bracelets d'or et d'argent de leurs poignets. Les Numides riaient de toute la blancheur de leurs dents et leur rire ressemblait au cri lugubre d'une bête de leur pays qui mangeait les morts. L'Eburonie avait disparu de la carte de la Gaule.

A l'aube, quelques légionnaires, abrutis de bière, de fatigue et de débauche, décou-

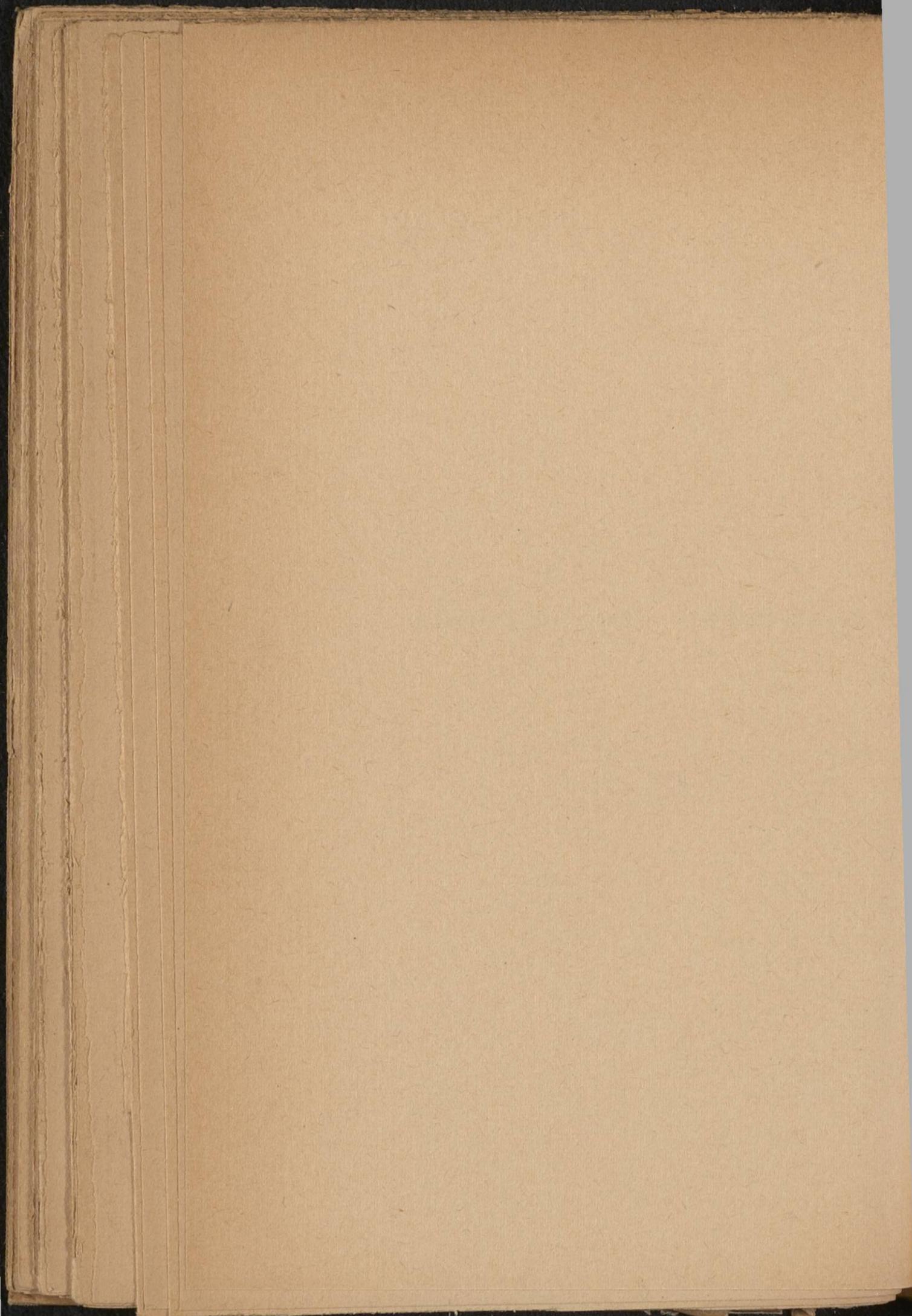
vrèrent au coin d'un bois un Gaulois couché sur le corps d'un cheval blanc. L'animal avait le ventre ouvert et sa tête paraissait aplatie dans l'herbe. L'homme était blessé à la gorge et à la cuisse gauche. Il serrait contre lui un petit corps dont la tunique était trempée de sang : une toute petite fille aux cheveux blonds. Les bras de la pauvre n'avaient pas lâché le cou de l'homme. Comme le visage du Cavalier était gris de poussière, on voyait que des larmes avaient roulé sur les joues amaigries : le messager était mort en pleurant.

Un centurion grisonnant, mélancolique et taciturne, palpa la ceinture de l'assassiné, en sortit une douzaine de pièces d'or, les donna à ses gens, puis, d'une voix rogue, leur fit recourir les cadavres du Gaulois et de l'enfant avec des feuilles mortes et des branchages. Les jeunes Romains travaillèrent silencieusement. Au cours de leurs allées et venues, ils interrogeaient à la dérobée le visage livide du chef qui leur tournait le dos et dont les épaules se relevaient et s'abaissaient sous la tunique métallique.



DÉSIRÉ DENUIT

GENEVIÈVE DE BRABANT



I.

Geneviève avait grandi dans la sérénité de la plaine brabançonne, sous les lents couchers de soleil ou dans l'immense étendue neigeuse, et, grâce au vent sauvage qui, en automne, arrivait de la mer, elle devenait forte et belle. Son père, un leude opulent et déjà vieux, était bon et charitable, et les pauvres gens, dont les huttes d'argile s'égrenaient au bord des chemins, le savaient bien. On parlait parfois de la guerre lointaine que la famille de Pepin de Herstal avait entreprise en Westphalie, ou des Frisons qui étaient venus incendier l'église de saint Bavon à Gand, mais ici la région était tranquille et jamais les Sarrasins ne dépasseraient la Garonne, car le duc d'Aquitaine montait la garde au bord du fleuve. On cultivait donc les champs, abattait un coin de forêt ou desséchait un marais, et les saisons se succé-

daient à l'horizon illimité. Au printemps, dès l'aube, le domaine s'animait d'allées et venues et l'air était sonore d'appels humains, des cris de la basse-cour, des prières qu'on disait dans les terres avant de reprendre les outils, du vol bruyant des perdrix et, aux lisières du bois, du roucoulement des tourterelles. Et lorsque l'adolescente passait, souple comme un jeune saule dans sa robe de laine, et qu'elle souriait aux vieux, aux serfs et aux enfants, chacun murmurait son nom avec douceur pour ne pas effaroucher la légère apparition :

— Genoveva...

On la voyait souvent en compagnie de l'Ermite qui lui avait appris à lire les Psalmes, les lettres venues du ciel, mais le vieillard au bon visage couleur d'écorce et dont on ignorait le nom, était mort l'année d'avant et sa cabane de roseaux tressés, enveloppée de lierre, avait été abattue par le vent. Geneviève s'en allait désormais seule, vers les marais entre lesquels bougeaient des vagues de brebis, ou vers le bois qu'habitaient les porchers et les charbonniers. Puis on apercevait brusquement sa silhouette dans la joie bruyante des volailles : ses mains

avaient des gestes aériens et ses longs cheveux noirs remuaient sur sa robe, puisque les poules, les pigeons, les paons et les oies l'assiégeaient de toutes parts. On la voyait encore, peu après, contre l'enclos de pieux et de noisetiers qui entourait la hutte des deux lépreux : ils venaient baigner leurs faces malades dans le voisinage lumineux de l'adolescente qui leur tendait des œufs et du pain, et ils la remerciaient d'un tremblement de leurs doigts informes et de leurs lèvres sèches :

— *Pater noster...*

Et, le soir, auprès de sa mère encore jeune, dont le sang romain brunissait la hautaine beauté, et de son père fatigué, dont les grands yeux d'enfant semblaient déjà dans le sommeil, Geneviève, les mains appuyées sur le mur de briques de la baie qui donnait vers la Frise, Geneviève contemplait le soleil de soie rouge qui fondait dans la brume. Le domaine devenait silencieux. Seule, une vague rumeur bourdonnait dans les étables, au fond de l'enclos. Des grenouilles criaient aussi dans les fossés et des oiseaux s'appelaient une dernière fois avant de s'endormir. Les étangs, où blanchissaient les canards,

prenaient la couleur du ciel, l'odeur des arbres et des haies en fleur rôdait sur les jardins où les lys et les roses ressemblaient à de gros flocons de neige, et les fumées des charbonniers gonflaient la forêt, comme le brouillard d'automne. Enfin, dehors, la petite cloche de fer battu grelottait et le seigneur Alluyn, affaissé dans sa tunique, disait l'hymne qui était à la fois une prière et le signal du coucher :

— *J'ai appris parmi les hommes les plus sages — que la terre n'existait pas, ni le ciel... Alors, quand le néant n'avait point de limites — existait le Dieu tout-puissant et plein de miséricorde...*

L'hiver, le domaine sommeillait sous l'amoncellement de la neige. Il faisait tout blanc : ici, l'effigie d'un arbre solitaire, là, une tache noire, homme ou bête. Le froid pinçait, les eaux étaient gelées, on entendait hurler les loups dans la forêt, une bande de sangliers trottaient le long des marais. On se pelotonnait autour du foyer maçonné avec des pierres arrondies qui venaient des sables de l'ouest. La cuisine et la boulangerie fumaient dans les jardins morts. La dame, distante et brève, surveillait le travail des

étoffes. Alluyn, frileux sous son pourpoint de loutre, laçait ses brodequins, sortait, interrogeait le ciel bas et lourd, et allait des granges aux écuries. Geneviève courait visiter ses volailles, appelait les cygnes mélancoliques qui rêvaient dans leurs huttes minuscules emprisonnées par le gel, semait du grain aux passereaux transis et repartait, légère et rieuse, vers la maison engourdie sous ses noyers géants et déjà touchée par l'ombre. La neige qui tombait de nouveau effaçait le pays, on se chauffait et l'on parlait de la piété de sainte Raginulphe, la recluse brabançonne, et de ses miracles, ou bien des forêts de l'Ardenne où vivaient des ours énormes et où saint Jean l'Agneau avait fait bâtir une église à saint Monon l'assassiné. Alluyn disait :

— Des brigands l'ont égorgé...

Parfois, un moine minable, barbu et sec sous sa peau de mouton arrivait d'un lointain moutier malgré les loups et les tourmentes de neige. Il était originaire des bords de la Meuse et se nommait Helerius. Il racontait des merveilles : le jaillissement d'une source dans les sables sous le bâton d'un divin voyageur, l'apparition de signes dans

le ciel au pays des Saxons, l'histoire de saint Columban qui se nourrissait d'orties, l'affection que l'apôtre vouait à un vieux cheval blanc, comment il greffait les arbres, chassait l'amertume des pommes, guérissait les malades avec du sel bénit, rafraîchissait par sa seule présence les moissonneurs recrues de fatigue et trempés de sueur... Les yeux de Geneviève contemplaient le narrateur, elle lui servait du lait tiède et des noix, ou lui rapiécçait la manche de sa robe. Alluyn regardait sa fille avec tendresse, mais sa femme restait distante et sévère. Le moine s'en allait un matin sous le ciel nettoyé et le seigneur le reconduisait au-delà des fossés, pour lui remettre une petite bourse gonflée de deniers et une nouvelle peau de mouton :

— Bon voyage et priez pour nous.

Mais, un matin, les chiens aboyèrent furieusement, la vigie ensommeillée sortit de sa cabane, puis la cloche carrée sonna et tout le domaine fut bientôt en l'air. Douze cavaliers se trouvaient devant la porte principale qu'Alluyn fit ouvrir. Un des étrangers sauta de son cheval roux à l'échine haute et, dans une langue gutturale, se nomma : Siegfried, palatin de Trèves. La bande affamée

s'était égarée en chassant le sanglier. L'homme avait le visage dur sous le casque. Il était bien fait de corps, visiblement fort comme quatre des siens et sa cotte de soie luisait sous le manteau de fourrure. Il avait laissé sur sa monture son épieu d'acier bruni et il tendait ses mains velues à son hôte. Les chiens emprisonnés dans le chenil hurlèrent lorsque les étrangers au visage identique traversèrent les jardins. Les chevaux fumants disparurent dans les écuries et les serfs curieux s'effacèrent dans les cabanes. Très raide dans le cadre de la baie d'entrée, la dame disait :

— Beaux sires, la maison est la vôtre.

Les chasseurs s'attardèrent plus de deux semaines, mangèrent comme toute une armée, burent un tonneau de vin de Meuse, deux tonneaux de bière fortement aromatisée de genévrier, et racontèrent des histoires de guerre. Les regards du palatin ne quittaient pas la fragile Geneviève que les hôtes rendaient timide et gauche et qui eût voulu courir vers ses oiseaux, ses brebis et les lépreux. Malheureusement, une pluie torrentielle l'emprisonnait dans la maison bruyante. Un matin, pendant que sa suite ronflait

encore sur les peaux de brebis dans la boulangerie, le palatin demanda l'adolescente en mariage. Alluyn devint pâle comme un mort et lorsque la dame, plus orgueilleuse que jamais, annonça la nouvelle à Geneviève, l'enfant trembla de tous ses membres. Les femmes de la maison se mirent aussitôt à la besogne. Le moine Helerius, de sa voix voilée et de ses mains noueuses, bénit les épousailles dans la chapelle de sainte Ermelinde, puis s'adressa à Geneviève :

— Avec la prudence d'une vraie chrétienne, tournez le cœur de votre mari pour son salut et celui de ses sujets.

Le cortège partit le jour même sous le frémissement des gonfanons vermeils et dans l'éclat des trompettes. Le plus petit des cavaliers avait une robe de soie violette et, de temps en temps, un bras se détachait de la monture pour saluer les deux ombres inclinées dans la baie, les taches qui bougeaient au bord du domaine, les toits, les arbres, les brebis neigeuses, le pays plat. La bande s'effaça dans une trouée de la forêt et Alluyn sentit brusquement que la région était vide comme un désert. Un oiseau de

passage râla dans le marais. La dame pâlit, puis haussa les épaules :

— Beau sire, notre fille reviendra au printemps prochain.

Mais Alluyn, raide et muet, maçonné dans la baie, tendait ses yeux usés et douloureux vers les chênes sous lesquels l'adolescente avait disparu.

II.

Geneviève se trouvait dépaycée dans le château froid et sévère et, lorsque Siegfried revenait de la chasse, elle se blottissait craintivement dans les bras de son époux dont l'haleine sentait l'alcool. Elle ne connaissait vraiment que lui dans la demeure, les femmes la considéraient comme une étrangère et les hommes n'étaient jamais là : ils vivaient aux lisières de la forêt, en compagnie de leurs chiens et de leurs outres de vin. Seuls, Golo et le Muet ne quittaient pas la maison. L'intendant, au visage rasé et clos, était avare et sans pitié : les serfs le détestaient et le craignaient ; chacun savait que Golo était le dépositaire des secrètes rapines du palatin et que son pouvoir était sans bornes. Le Muet, géolier et bourreau, était un géant mystérieux, le feu lui avait ravagé la face au temps de son enfance et

l'avait rendue horrible et inexpressive : lui aussi connaissait d'étranges histoires. Le burg restait donc hostile et morne, même lorsque le brouillard désertait les coteaux et la vallée. La rivière luisait dans le fond, les vignobles verdissaient les hauteurs et, par un temps clair, les ruines de la ville dressaient leurs moignons au tournant de la Moselle, mais Geneviève songeait des journées entières à l'immense plaine où son père aux grands yeux d'enfant attendait le retour du printemps et de l'exilée. Là-bas, l'horizon n'avait pas de limite ; ici, la vue était bornée par les collines ceintes de murs ébréchés. Et, souvent, la jeune femme se surprenait à chanter une vieille chanson du Brabant que l'Ermite avait recueillie :

— ... *Les pommiers étaient en fleur, mais la grêle — la plus froide des graines...*

Parfois, la pluie retenait tout le monde dans la maison. Siegfried buvait beaucoup et parlait des vieilles légendes trévires et de leurs ardentes chevauchées ; ou bien de la lutte contre Rome sur les coteaux de la Moselle ou vers la forêt des Ardennes ; ou bien encore du sac de la ville par les Barbares : Trèves n'était plus qu'un tombeau, où les chiens

et les vautours déchiraient les cadavres, les vignes avaient brûlé, les ronces et les épines couvraient les hauteurs et les oiseaux étaient partis... Le visage de Siegfried s'animait dans sa barbe qui avait la couleur de la bière, et Geneviève, la gorge serrée, tremblait comme une feuille sous le regard sauvage du guerrier. Puis des bruits alarmants parvinrent jusqu'au château : des centaines de milliers d'Arabes traversaient les Pyrénées (ils étaient venus, disait-on, par la mer, sur des galères et des nefes), les gens fuyaient devant la ruée des chevaux et des mulets, l'inferral concert des trompettes et des hautbois et sous les rafales des flèches empennées. On racontait même que de bizarres animaux, aux longs poils et ayant deux bosses sur le dos, se mêlaient à des troupes innombrables d'hommes noirs dont les dents luisaient dans la nuit...

— Beau sire, viendront-ils jusqu'ici? demandait la peureuse Geneviève.

Siegfried riait nerveusement, allait enfourcher son cheval, dévalait le coteau et s'enfonçait au galop dans un chemin bordé de vignes... Ici, personne ne priait Dieu. Les gens croyaient découvrir leur destin en

interrogeant le fumier des bœufs, des malades attachaient aux arbres ou jetaient dans les fontaines des sachets qu'ils avaient portés au cou, et une femme avait été noyée l'année d'avant parce qu'elle commandait à la lune et arrachait le cœur des hommes. On trouvait souvent dans les champs, à la croisée des routes, au bord des fossés, des images de bois ou de haillons qui n'étaient que des simulacres barbares qu'on n'osait même pas toucher du pied. Ici, personne ne savait lire ni écrire, sauf Golo qui possédait plusieurs parchemins latins rongés par le feu. Geneviève songeait souvent que la maison était étrange et glaciale, et elle attendait le printemps avec une sorte de fièvre :

— Beau sire, vous souvenez-vous qu'en Brabant?....

Siegfried ne se souvenait de rien. D'ailleurs, il s'en alla un matin avec ses guerriers. Charles, le fils de Pepin de Herstal, mobilisait les Austrasiens et les Neustriens que le duc d'Aquitaine appelait à son secours : les Arabes se ruaient vers la Loire. Les hommes partirent donc dans les fanfares des trompettes et les hennissements des chevaux. Geneviève se pâmait au bord de la muraille.

Des cavaliers longeaient la Moselle ou se pressaient sur les hauteurs : déjà, Siegfried avait disparu sous la forêt des lances de frêne et des fanions et l'amas des casques. Ils partirent tous d'une bande vers la Meuse en contournant les bois des Ardennes, et la jeune femme vécut une semaine comme une petite fille abandonnée dans la maison perfide, et le chagrin et l'angoisse la tourmentaient également, car elle avait les nerfs malades. Puis Golo, au regard impénétrable et tenace, rôda autour d'elle chaque fois qu'il quittait ses parchemins. Un soir, l'homme, chancelant de vin et de trouble, la prit dans ses bras alors qu'elle rêvait à la baie livide et la pressa contre sa tunique bordée d'or. Geneviève poussa un cri et l'intendant s'éloigna. Une nuit, elle l'entendit qui montait la garde devant la porte de la salle en parlant à voix basse et elle fit le guet jusqu'à l'aube, la gorge haletante, serrant si fort une lance en bois de pommier que celle-ci lui brûlait la main. Elle n'avait personne à qui se confier : les femmes parlaient une langue étrangère et obéissaient à Golo qui, depuis toujours, était le véritable maître du domaine, et les serfs connaissaient à peine l'existence

de cette fragile jeune fille que le capricieux palatin avait ramenée un jour de la chasse et dont on apercevait parfois la silhouette immobile dans le cadre d'une baie ou le long d'une muraille :

— La statuette est là, disaient-ils.

Où qu'elle fût, elle sentait peser sur elle le regard affamé de Golo, et elle n'osa plus sortir de l'appartement le jour où elle sentit que sa servante elle-même — une grande femme rousse et railleuse — la trahirait à la première alerte : son langage était hardi et inconvenant, et elle chantait toute la journée des chansons barbares. Geneviève songeait enfin à descendre vers la ville et à chercher, jusqu'au retour de Siegfried, un refuge dans un moutier, mais, une après-midi, elle fut près de s'évanouir de bonheur : le moine Helerius était là, joyeux — et fatigué par un long voyage à travers les campagnes et les forêts. Tous deux s'entretenaient longuement et secrètement, se sentant épiés par l'intendant, dont les lourds brodequins martelaient la terre battue du vestibule sonore. Golo entra soudain dans la salle. Doucement, le moine le pria de sortir, mais l'homme éclata de rire. Plus doucement

encore, Helerius voulut lui parler de la laideur de son comportement : Golo sortit un glaive de sa tunique. Helerius avait reculé jusqu'au foyer et saisi la vieille lance, mais déjà l'autre lui serrait le cou d'une main de fer et, de la droite, l'égorgeait patiemment. Ce ne fut pas long : le pauvre moine ne poussa même pas un seul gémissement. Dans la cour, Geneviève éperdue, les bras tendus devant elle, appelait à l'aide. Son cri, toujours le même, trouait son visage décoloré par la terreur et tourné vers le Brabant lointain :

— Sire Alluyn !... Sire Alluyn !...

Golo réunissait les gens et les introduisait dans la salle où gisait le cadavre d'Helerius. Son discours provoqua les rires et les exclamations de la bande. Geneviève n'entendait rien : les mains jointes au-dessus de la tête, elle appelait son père avec tant de force que sa gorge blessée saignait et que sa langue baignait dans une écume rouge. Mais le gigantesque Muet vint lui toucher l'épaule et comme elle s'enfuyait, il la saisit dans ses bras et l'emporta. Le visage hideux du geôlier se pencha sur elle et l'abandonnée s'évanouit d'épouvante... Le soir, le colosse, chargé du corps du moine, vint jusqu'au

pied de la muraille où il creusa une tombe, tout contre le pont. Il découvrit dans une poche secrète du mort quelques deniers d'argent et un parchemin qu'il enfouit dans sa tunique, puis il combla le trou. Il regagna le château en s'essuyant le visage du dos de la main et comme il ne trouvait Golo nulle part, il descendit les marches qui menaient à la prison, alluma une torche et ouvrit la porte : Geneviève repliée sur elle-même ne bougeait pas plus qu'une souche. Il sortit (son ombre gigantesque dansa sur les parois du souterrain que la flamme crépitante éclairait violemment) et revint tout de suite avec un pot d'eau. Le gémissément de la lourde porte tira la prisonnière de sa torpeur. La face inexpressive du Muet essaya de sourire. La jeune femme eut peur des dents qui brillaient dans le masque ravagé et ses regards cherchèrent un refuge dans les yeux de l'homme : ces yeux étaient bons et lumineux de pitié. Elle joignit les mains et dit :

— Ne me faites pas de mal.

Le Muet ouvrit la bouche, montra du doigt qu'elle était vidée de la langue, secoua la tête avec humilité, fixa la torche dans un creux de la muraille, tira un painⁿ d'orge de sa

tunique, déplia une feuille de chou où il avait mis un peu de miel, secoua de nouveau la tête pour saluer la prisonnière figée par la terreur, s'en alla à reculons et referma la porte. Il remonta le couloir humide du souterrain et, lorsqu'il eut éteint sa torche, le château sembla désert, car la nuit avait débordé les collines et elle s'amoncelait déjà dans la vallée où seule vivait la rivière ternie.

III.

Au commencement, Geneviève compta les jours, parce qu'elle attendait la venue d'un petit enfant. Le lendemain serait pourtant pareil à la veille, cette pierre tachetée et celle-là toute plate ne quitteraient pas la lourde muraille, le trou d'égout taillé entre les dalles de schiste ne s'élargirait pas et le visage de revenant du geôlier resterait aussi muet que sa bouche. La recluse songeait parfois qu'elle deviendrait folle dans cette solitude aveugle et sourde, et, pour se rassurer, elle chantait aussi fort qu'elle pouvait l'hymne que lui avait appris sire Alluyn :

« ... Et toi, Dieu saint, Dieu tout-puissant, qui as créé le ciel et la terre, et qui as fait tant de bien aux hommes, donne-moi donc la grâce, une foi droite et un bon vouloir, sagesse, prudence et force, pour résister aux démons, confondre le mal et accomplir ta volonté... »

Mais l'écho de l'invocation têtue qui bourdonnait dans la maçonnerie épouvantait la malheureuse et ses rêves étaient peuplés d'êtres méchants : gens et bêtes. Or, un matin, dans le fond de la prison, le Muet découvrit avec stupeur sur les genoux de Geneviève évanouie le petit enfant qu'elle attendait. Il courut appeler sa femme. La vieille, blanche et craintive, pareille à une ombre, arriva silencieusement avec un pot d'eau chaude et des lambeaux de toile, et lorsque le geôlier revint, la recluse étendue sur un amas de robes déchirées, berçait son fils qui déjà s'endormait sagement comme s'il eût su qu'il ne pouvait pas faire de bruit dans cette étrange maison. Le visage couturé du Muet était mort, mais les yeux aux paupières dépouillées de leurs cils avaient ce jour-là une douceur infinie. La jeune mère leur sourit avec reconnaissance et murmura le nom du nouveau-né :

— Benoni.

Elle raconta d'une voix de fillette qui a la fièvre que Rachel, épouse de Jacob, sentant sa fin prochaine, avait surnommé son petit qui venait de naître et de la blesser mortellement, Benoni, c'est-à-dire l'enfant de la

douleur. L'infirmes approuvait, en dodelinant de la tête, sans bien comprendre cette histoire lointaine, et il voulut répéter les trois syllabes, mais un son rauque sortit de sa gorge. Alors, l'homme mit un genou en terre, baisa la main de la malade, montra la lourde porte de chêne et, les doigts noués autour de son cou brûlé, fit semblant d'étrangler quelqu'un. Il était affreux et Geneviève sentit remuer tout son corps. Mais les yeux doux se tournaient vers elle et la pauvre femme comprit enfin que le colosse les défendrait, son enfant et elle, contre tous : elle sourit et s'endormit. La vieille la servit avec humilité et tendresse pendant deux semaines : du lait tiède, du beurre, du miel, de l'eau chaude, du savon fait de suif et de cendres. En vivant craintivement aux côtés de son époux, elle avait perdu l'habitude de parler. Patiemment, mot à mot, à l'aide de beaucoup de gestes, elle raconta à la recluse que le palatin allait revenir, puisque Charles avait battu les Sarrasins à Poitiers et que les cloches de toutes les églises et de tous les moutiers avaient annoncé la victoire en Neustrie et en Austrasie. La mêlée avait duré huit jours, disait-on, sous un ciel chargé de signes

mystérieux, cent mille Arabes étaient tués et les autres avaient abandonné leurs tentes pleines de butin. Siegfried allait rentrer au château et le mauvais rêve se déchirer. La joie de la jeune femme fut si forte que l'enfant gazouilla dans ses bras. La vieille répétait mystérieusement :

— Le Muet se postera sur le chemin de sire Siegfried. Le Muet sait bien des choses.

D'autres journées mornes s'écoulèrent, à peine éclairées par la fente qui perçait la muraille. La femme ne venait plus, Geneviève, se retrouvant seule ne croyait plus au retour du palatin — n'avait-il pas été tué sur le champ de bataille? — les yeux doux du geôlier étaient tristes et ses visites brèves. L'hiver clément rôdait autour du château et les deux prisonniers se réchauffaient mutuellement sous l'amas des haillons. Le sein de la malade était tari, mais Benoni s'endormait en suçant le morceau de toile tempé dans le lait de chèvre que le Muet apportait furtivement au matin, à midi et au soir, et Geneviève découvrait chaque fois un peu de beurre ou de miel dissimulé dans le pain. Une nuit, Golo vint se pencher sur les martyrs assoupis. Il découvrit à la lueur

de la torche, tout au fond de la prison, une femme et un enfant aux visages gris, pareils à la pierre, ou plutôt une fillette à la figure grosse comme deux mains jointes, aux pommettes et aux mâchoires saillantes et aux yeux élargis par la terreur et la fièvre, comme on en voyait dans les bois et les marais aux jours d'invasion, une enfant desséchée et un enfant si étrangement sage qu'il semblait mort. Les malheureux étaient soudés l'un à l'autre sous les guenilles. Golo se tourna vers le Muet. Le regard du géant était effrayant dans le visage tué par le feu. L'intendant frissonna, mit la main dans sa ceinture gonflée par son glaive et dit :

— Va devant !

Le misérable ne revint plus et les journées, capitonnées de silence, mais froides et lourdes comme des feuilles de schiste, s'amoncelèrent sur les souvenirs de la prisonnière. Le geôlier ne s'attardait plus, sa femme restait invisible et Geneviève, la poitrine oppressée, se dressait souvent vers la fente de la muraille pour recueillir un peu d'air pur, puis élevait Benoni jusqu'à la mince clarté pour que lui aussi eût sa part de lumière et de fraîcheur. L'enfant était tranquille, mais il ne profitait

guère : sa peau se plissait sur les membres fragiles. Cependant il remuait déjà les lèvres en jouant avec ses mains et ses pieds et ses yeux suivaient tous les mouvements de la mère. Trésor inestimable, gardien, tout-puissant, souffle de vie... Un jour, Geneviève se sentait une âme de louve et prête à déchirer de ses ongles et de ses dents l'homme qui lui volerait son fils, fût-il le père ; le lendemain, elle se réfugiait tout contre le corps tiède du petit, parce que, lui vivant, on aurait peut-être pitié d'elle. La recluse rêvait quelquefois du Brabant : sire Alluyn, la plaine, la maison, les gens, les bêtes, les bois, les moissons, tout vivait si magiquement sous les paupières closes que son visage se transfigurait au cours de son sommeil et son bonheur était si profond, elle parlait si doucement que Benoni reprenait son gazouillis... Le réveil coupait la respiration de la prisonnière, la pierre tachetée était toujours là, et la pierre plate aussi, et une nouvelle goutte d'eau tombait de la voûte. Elle considérait son enfant avec stupeur, reprenait ses esprits et appelait faiblement :

— Sire Alluyn?... Où êtes-vous, sire Alluyn?...

Un soir, deux hommes déguenillés et sales pénétrèrent dans le cachot et une autre silhouette, dont le visage était masqué par le capuchon de la pèlerine, tenait la torche au-dessus de sa tête. Geneviève comprit qu'elle devait se lever : elle prit dans ses bras Benoni, son trésor et son gardien, et, somnambulique, suivit les inconnus. Elle parcourut ainsi un long souterrain qu'emplissait une odeur de moisissure et, comme elle n'avait plus marché depuis longtemps, elle trébuchait à chaque pas : la moindre aspérité du sol lui tordait les jambes, de la pointe des pieds aux hanches, car l'humidité de la prison avait atteint ses nerfs et ses muscles. Brusquement, pareil à une gorgée de vin, l'air violent du dehors la grisa et l'enfant se débattit dans ses bras : les paupières fermées, elle chancela et n'osa plus avancer, craignant de tomber avec sa charge. Puis elle rouvrit les yeux : l'homme à la torche avait disparu, les deux autres étaient là, silhouettes confuses, immobiles et attentives, et autour d'eux s'étendait une nuit odorante de printemps. Le plus grand dit en prenant les devants :

— Plus loin.

Le groupe repartit. Geneviève s'en allait docilement comme si on lui eût fait boire une mauvaise liqueur. Un grand chien surgit d'un fourré, aboya joyeusement et faillit renverser le guide qui caressa la bête et échangea quelques mots avec son compagnon. La prisonnière comprit que l'animal appartenait aux inconnus. Ils parlaient à voix basse, en termes mystérieux, et l'angoisse terrassa la pauvre femme. Ils la virent chanceler, le guide la retint par l'épaule, puis il lui enleva l'enfant qu'il porta gauchement, à bras tendus, devant lui. Le chien aboya follement, Benoni se mit à pleurer et Geneviève s'accrocha à la tunique déchirée de l'homme. Le groupe s'arrêta : les compagnons se querellaient et la voix du plus grand était si sévère que le chien dressa les oreilles et ne bougea plus. Un chapelet de mots obscurs grondait dans la bouche du guide qui remit enfin l'enfant épouvanté à Geneviève. Elle comprit avec stupeur que les inconnus devaient l'égorger et rapporter sa langue à Golo. Elle eut un étourdissement, mais elle se raidit, serra son fils dans ses bras et tomba à genoux.

— Et la langue ? disait-on.

Geneviève était trop faible pour implorer ses bourreaux, son dernier souffle semblait l'avoir abandonnée, mais son étreinte s'était resserrée sur Benoni qui déjà gazouillait de se retrouver chez lui. Elle reprit de nouveau ses esprits. Les hommes se querellaient encore : le grand ne voulait pas la tuer, l'autre avait peur de Golo et désirait échapper aux verges. Les regards de Geneviève s'accrochaient aux deux ombres gesticulantes. Elle comprit aussi que les hommes étaient des voleurs que Golo avait surpris la veille dans le domaine. Elle s'affaissa une dernière fois, repliée sur son fils. Le plus petit des étrangers disait encore :

— Et la langue ?... et la langue ?...

Le grand releva la condamnée et ne la lâcha que lorsqu'elle put se tenir sur ses jambes. Il lui désigna la forêt qui enveloppait la colline.

— Plus loin... toujours plus loin, dit-il.

Elle s'en alla en emportant son trésor, sans se retourner, droit devant elle, comme si une ligne de feu eût tracé son chemin à travers les herbes. La voix disait :

— Plus loin, toujours plus loin...

Geneviève se mit à courir. Un gémissement la glaça d'horreur et lui souda les pieds au sol : le chien pleurait. Puis la bête hurla et la femme reprit sa course entre les buissons et les arbres qui semblaient bondir à sa rencontre. Déjà la forêt s'était refermée sur la fugitive et son trésor.

IV.

Le lendemain, le Muet fut saisi d'étonnement devant la prison vide : il poussa un cri rauque et se mit à la recherche de Golo, visitant les bâtiments l'un après l'autre. Il ne le vit nulle part et bientôt la vieille, toute craintive, le rappela. Dans l'étroite cellule de pierre qui était leur demeure, elle lui raconta ce qui s'était passé. Elle avait joint les mains, et les lèvres de l'infirmes remuaient, car le geôlier ne voulait rien perdre du récit de la femme. Les voleurs s'étaient vantés de leur exploit à Roba le tonnelier. Ils avaient apporté à Golo la langue enveloppée d'une poignée de mousse sanglante. Le plus petit, qui était borgne, parlait avec abondance et l'autre, à qui il manquait trois doigts de la main gauche, approuvait de la tête, sans mot dire. Le Pointu se trouvait là et Hermann-le-Fol. L'intendant leur avait lu peu après un

parchemin qui était cloué à la muraille de la tour et qui portait ceci : « *Que soit égorgée la femme adultère — qu'on me garde sa langue perfide — et qu'ainsi périsse avec elle l'enfant du péché...* » Le Muet s'essuyait les joues avec la manche de sa tunique et comme ses yeux bougeaient étrangement dans son visage mort, la femme le supplia de se contenir :

— Nous sommes si vieux, disait-elle. Nous prions pour la dame et son petit.

Les jours passèrent. Lorsque le geôlier rencontrait Golo, les deux hommes se mesuraient haineusement. Le masque fantomatique du colosse faisait peur à l'intendant et l'infirmes ne songeait plus qu'à la grimace qui allongerait la figure fautive du misérable si lui, le Muet, le happait par le cou de ses mains puissantes comme des tenailles. La pluie avait brouillé l'écriture rouge du parchemin collé à la tour, mais la signature était encore visible et elle appartenait au palatin, le nom se perdait dans la patiente fantaisie des ornements. D'ailleurs, on chuchotait dans les cabanes qu'un cavalier étranger était arrivé la veille du supplice et que Golo et lui avaient bu et chanté toute la nuit. On ne parlait du drame qu'à voix

basse, on avait cru d'abord que la dame s'était oubliée dans les bras du faux moine qui venait du Brabant, puis les malheurs de la recluse avaient secrètement attendri la plupart des serfs qui détestaient Golo, son nez courbe et ses yeux fuyants. L'histoire de Geneviève ne dépassait guère les bornes du domaine, mais l'épouse en entretenait l'époux et chacun attendait le retour de Siegfried avec impatience. Hermann-le-Fol était assez audacieux pour reparler de l'affaire au seigneur : du reste, on le ferait boire lorsque le moment serait venu. On disait que le guerrier avait été blessé à la bataille de Poitiers.

— Notre sire a eu le crâne fêlé, racontait le Pointu, un homme maigre comme un pieu et dont on se méfiait parce qu'il rapportait tout à Golo.

Le domaine produisait tout ce qu'il pouvait sous la vigilance de plus en plus active et insatiable de l'orgueilleux intendant. Un matin, la femme du geôlier se rendit dans un lointain moutier et en revint le soir avec une cruche d'eau bénite, bien que tout ce monde, livré à lui-même, ne fréquentât pas le service divin les jours de dimanche ou de fête et se fiât beaucoup plus à la sorcellerie

qu'à la volonté du Christ. Mais l'eau bénite avait les mêmes vertus que les scapulaires païens et personne ne voulait en manquer. La vieille avait rempli sa mission : le parchemin découvert par le Muet sur le cadavre d'Helerius se trouvait entre les mains d'un moine sec et déjà voûté, mais encore jeune, qui avait déchiffré l'écriture et interrogé la femme. Les yeux de l'homme de Dieu se mouillèrent de larmes. Bien que la vieille eût juré devant la croix qu'on ignorait l'existence du document, le moine ne lui dit pas ce que celui-ci contenait, mais il lui promit de se rendre au château dès le retour de Siegfried. D'autres semaines passèrent, et le palatin ne rentrait pas, quoiqu'on eût aperçu du côté de Verdun des guerriers austrasiens qui revenaient de Poitiers. Golo s'enivrait souvent en compagnie d'Ilde, la servante rousse, et chacun se promettait d'en rire aux calendes de l'an nouveau, c'est-à-dire au cours des seules journées où l'on osât railler les maîtres. Puis, un soir de l'été, un messenger, le dos suant et les pieds brûlants, vint annoncer la nouvelle que le cor répéta joyeusement du sommet de la tour :
— Sire Siegfried revient !

Les cavaliers apparurent bientôt sur la crête de la colline, s'effacèrent dans la trouée de la route et resurgirent au pied de la muraille. Les serfs, que le cor appelait sans se lasser, accoururent de toutes parts pour admirer les guerriers, leurs armes et leurs chevaux et entendre raconter les rudes journées d'octobre. Les revenants n'étaient pas au complet : une jeune femme fuyait en se lamentant à travers la campagne, une vieille s'était assise au bord du fossé, les mains jointes sur les genoux, et un homme, déjà courbé par l'âge, remontait vers les hauteurs sans se retourner. Le palatin avait maigri et son visage était plus sévère encore qu'avant son départ, mais il invita ses gens à se réjouir, et, jusqu'à l'aube, le château sembla bouger sous la lueur des torches. Siegfried se soula comme tout le monde et Hermann-le-Fol fit danser la maisonnée aux sons de sa cornemuse : il était vraiment habile en son art, et comme il était lui-même gras et arrondi, l'instrument lui allait bien. Guerriers vêtus d'étoffes voyantes, serfs guenilleux, vieux essoufflés, alertes adolescentes aux bras blancs pirouettèrent en cadence et chantèrent jusqu'au lever du soleil. Enfin

le château parut désert : seuls quelques malades s'étaient endormis au bord des chemins et des chiens rôdaient autour d'eux ou les attendaient patiemment. Puis tout rentra dans l'ordre. On se racontait dans les champs et les annexes des histoires de guerre. Golo était partout à la fois et Siegfried nulle part.

— Notre sire est malade, disait le Pointu en se donnant de grands airs.

Les vieilles femmes parlaient des vertus des plantes ou de sorcelleries. Mais l'intendant arrivait, le visage jaune et sévère, et chacun reprenait silencieusement sa tâche. La vie eût été monotone si les guerriers n'avaient narré leurs exploits dans les cours du burg ou dans les cabanes, la journée finie, et si une comète pâle ne fût venue couper le ciel en deux toute une semaine. La tête semblait surgir de la forêt des Ardenes. Le météore ne présageait rien de bon, affirmaient les anciens, et des histoires de démons ingénieux succédèrent aux histoires de batailles. Mais, un matin, le domaine fut en l'air. On ne savait rien, sinon qu'un moine était arrivé au château, que le palatin avait fait appeler le Muet, que la servante

rousse avait été battue de verges et que Golo était enchaîné dans la prison. Hermann-le-Fol apporta bientôt des nouvelles aux gens des annexes : on avait trouvé sur le cadavre de l'homme de Dieu assassiné par l'intendant une lettre de la dame Geneviève qui appelait à son aide son père, le sire Alluyn de Brabant. Le Pointu en informa tout de suite les gens des jardins, les vigneronns et les défricheurs. Puis on vit passer Ilde la rousse, les cheveux rasés, les épaules nues et saignantes. Elle chancelait comme si elle eût été ivre, les enfants lui jetèrent des pierres et elle s'enfuit en hurlant. Roba le tonnelier, un petit homme arrondi comme ses douves, vint annoncer :

— Golo voulait abuser de la dame Geneviève, que le Christ me pardonne. C'est écrit tout au long sur le parchemin.

On n'apprit plus rien ce jour-là : le château était mort. Mais le lendemain le cor appela les serfs dans la cour du burg et les gens aperçurent Golo, livide et les paupières closes, attaché au poteau de la justice avec des courroies de cerf. Siegfried était là, affaissé dans sa chaise et aussi pâle que l'accusé, et le moine voûté, et les guerriers, accroupis sur

des escabelles, et le Muet au visage de fantôme. On entendait gazouiller les hirondelles au-dessus des écuries. Le palatin parla à voix basse, les yeux levés vers la crête de la muraille, semblant y chercher ses mots... Il était très malade de sa blessure quand le messenger entra dans sa tente là-bas au pays de la Loire... Or le pauvre moine assassiné avait béni son mariage en Brabant... (D'ordinaire, il maniait bien la parole, mais, ce jour-là, il ne savait que dire...) Or l'enfant et lui, Siegfried, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau... (Le Muet poussa un cri rauque et sa bouche resta ouverte...) Donc le palatin avait péché mortellement... Il s'agenouilla avec humilité et demanda son pardon aux gens pour leur avoir donné le mauvais exemple. Puis il se releva et prononça la terrible sentence : Golo serait écartelé sur-le-champ. Le moine approuva de la tête. Les guerriers firent de même et la foule hurla. L'homme de Dieu brûla ensuite les parchemins licencieux qu'on avait retrouvés dans la chambre de l'intendant. Enfin, patiemment, il voulut confesser le condamné qui n'ouvrit ni les yeux ni les lèvres. Le moine leva donc les mains vers les gens :

— Il est dit dans un ancien décret : *quand on sait tuer, il est juste qu'on apprenne à mourir...*

Au moment où le soleil de midi perçait le brouillard, restée seule au château, la craintive vieille femme du geôlier entendit une rumeur extraordinaire monter de la campagne. Elle risqua un coup d'œil par-dessus la muraille : les quatre chevaux tiraient sur les pieds et les mains de Golo, mais elle se cacha aussitôt le visage dans ses bras repliés.

V.

Les jours passèrent. On avait chanté à Trèves une messe pour le repos des âmes de la palatine et de son enfant et l'on racontait leur tragique histoire dans les châteaux et les cabanes par delà le Rhin. On assista aussi à un spectacle inouï : le palatin s'était mêlé aux bûcherons qui attaquaient la forêt. Il partageait le rude travail des serfs et dormait sous une tente. Il était sombre et silencieux, mais quand l'un de ses hommes se blessait, c'était lui-même qui le pansait et le renvoyait au burg. Il partageait les repas de la bande, se contentant de pain, de viandes communes et de fruits comme tout le monde, et jamais il ne touchait aux outres de bière mises au frais dans une grotte. Chacun admirait le pénitent, mais autour de lui la besogne avançait sans joie dans les coups sourds des haches, les craque-

ments des branches et les hennissements des chevaux qui, à l'aide de chaînes, arrachaient les buissons. Parfois, l'un des hommes s'arrêtait de travailler pour observer l'étrange défricheur, trempé de sueur, à la tunique fumante, qui creusait nerveusement un trou au pied d'un pin centenaire comme s'il eût songé à y enterrer ses pensées.

— Notre sire a perdu l'esprit, disait Hermann-le-Fol. Et ce spectacle altérerait vraiment la bonne humeur du gros joueur de cornemuse, qui veillait à l'approvisionnement de la bande.

Les chevaux, raidis comme des statues de bronze, traînaient à travers les fourrés envahis par le brouillard les longs fûts des géants abattus, et lorsque le soleil perçait la brume, on voyait luire les haches de toutes parts. Les chênes, les bouleaux, les ormes, les ifs tombaient l'un après l'autre, puis de rares tilleuls, des hêtres à la sève rouge, des acacias dont les racines dégageaient une mauvaise odeur. Par-ci par-là, des adolescents, agiles comme des écureuils, grimpaient au sommet d'un tronc pour y attacher la corde. Ailleurs, les hommes s'écartaient dans un déhanchement rassuré, un arbre

frisonnait mortellement et tombait. Déjà les bûcherons dépouillaient le géant de ses branches et la forêt était sonore comme un chantier naval. Le palatin regardait tout son monde sans le voir, semblait-il. Il était si distrait qu'un jour l'équipe qui l'entourait n'avait poussé qu'un seul cri, parce que la pointe d'un chêne avait rebondi contre lui. Il s'était contenté de hausser les épaules :

— Un bel arbre... le plus beau de la journée.

Le samedi soir, lorsque tout le monde, las et recru, regagnait le domaine, le palatin marchait à l'écart, la barbe collée contre la poitrine. Il avait vieilli. Chacun pensait qu'une malédiction pesait sur lui et qu'il ne vivrait plus longtemps. Quand vint l'automne, il laissa les défricheurs s'en aller vers la forêt et ne quitta pas le burg. On ne savait ce qu'il y faisait : on ne le voyait jamais, sauf vers le soir où parfois sa silhouette se découpait sur le ciel pâle, au sommet d'une muraille, et les gens de la maison se détournaient pour ne pas le déranger. Souvent, ses guerriers chassaient dans le bois proche et le son du cor venait jusqu'à lui : il passait la main sur son visage, suivait des

yeux la crête de la colline et rentrait, furtif comme un revenant. Dans les châteaux et les cabanes du pays, on ajoutait son histoire au martyre de sa femme et de son fils :

— ... et, depuis lors, le burg est devenu silencieux et l'ombre du seigneur rôde le long des remparts...

Il était devenu très hospitalier : voyageurs, moines, mendiants, arrêtés par la nuit sur la route, trouvaient asile dans les huttes et les annexes, mais le seigneur ne recevait personne. Les passants s'en allaient donc raconter ailleurs la tragique légende du palatin qui avait fait égorger les siens et que les remords desséchaient. On donnait ainsi l'hospitalité à des voyageurs de toute sorte. Un soir arrivèrent une quarantaine de pèlerins de la Meuse moyenne qui revenaient de Rome où ils avaient visité les tombeaux des apôtres : des boiteux, des épileptiques, et des aveugles qui avaient considérablement attardé la bande dans la forêt. Trois clairvoyants miraculeusement guéris dans la ville sainte affirmaient qu'ils avaient aperçu dans les buissons une femme sauvage, presque nue, qui s'était enfuie à leur approche en compagnie d'une biche. Ils reparti-

rent à l'aube — un béquillard suivi d'un aveugle qui s'attachait d'une main à la besace de son guide, mais l'histoire de la femme des bois ne quitta pas le domaine et on la racontait beaucoup mieux que les pèlerins :

— Lorsqu'elle vit la bande, elle poussa un cri et la biche lui montra le bon chemin...

Le palatin s'était mis à labourer. Sa haute silhouette voûtée suivait du matin au soir le bœuf aux naseaux fumants et la charrue, et, dans la brume qui ne quittait guère les champs en ces jours d'arrière-saison, homme et bête allaient et venaient, pareils à des ombres. Parfois, un étranger demandait la route de Trèves au laboureur. Silencieusement, Siegfried lui désignait la trouée de la colline et l'attelage repartait et disparaissait dans le brouillard. Le dimanche matin, il semait du grain aux oiseaux, prenait le plus grand intérêt à leurs allées et venues, puis se hâtait à travers champs, suivi d'un grand chien-loup, et ne rentrait que le soir. Au loin, dans la forêt, un aurochs meuglait longuement ou bien un cerf bramait. Le pays baignait dans une brume mélancolique et tenace et le burg ressemblait à une maçon-

nerie fantomatique. L'homme et la bête rentraient donc lorsque la boule pâle du soleil roulait au fond de l'échancrure que la route de Trèves avait creusée dans la colline. Siegfried devenait invisible. Seul le Muet eût put désigner la retraite du pénitent, car lui seul et son épouse approchaient le palatin, mais l'infirmes semblait avoir perdu aussi l'ouïe : il ne tournait même pas la tête quand on l'interrogeait et la vieille était, disait-on, devenue sourde-muette à son tour. On reparla brusquement de la femme des bois. Deux mendiants l'avaient surprise au bord d'une rivière : elle s'était enfuie tout de suite et ils n'avaient vu que sa longue chevelure et ses épaules nues. Les serfs superstitieux racontaient à tout venant :

— C'est probablement la bonne déesse Holda. Nos fuseaux seront couverts de laine l'année prochaine.

Seul, le palatin ignorait l'histoire de la femme des bois. Il restait désormais des journées entières dans une ancienne carrière de pierre et personne n'osait se pencher pour voir ce qu'il faisait au fond du chantier abandonné. Le Pointu affirmait cependant que le pénitent y soulevait de gros blocs à

l'aide d'un pieu et chacun était définitivement persuadé qu'il avait perdu l'esprit. Siegfried rentrait le soir, trempé par la pluie, couvert d'argile, les mains saignantes. Il était devenu maigre comme si une mauvaise plaie lui eût rongé le foie ou l'estomac, et ses cheveux et sa barbe blanchissaient. Un jour, il fit assécher deux étangs qui dormaient au creux de la vallée : il surveilla fiévreusement les travaux, s'aventurant lui-même dans la vase noire qui sentait mauvais. On rectifia ensuite une courbe de la route qui menait à Trèves, puis on débroussailla un coin des hauteurs auquel on n'avait pas touché depuis les invasions. Un matin, on déterra des ossements au pied d'un buisson : c'était un squelette d'homme. Siegfried, que la découverte fit accourir, s'en alla tout chancelant, la tête dans les épaules. Les serfs comprirent enfin que le palatin n'avait pas perdu l'esprit, mais qu'il cherchait inlassablement, depuis plus de quatre mois, la tombe de sa femme et de son fils, dans la forêt, les champs, la carrière, les étangs, les essarts. On cessa brusquement les travaux et chacun retourna à sa tâche ordinaire, mais le seigneur, un épieu sur l'épaule et son

chien aux talons, continuait son pèlerinage circulaire et obsédant : on le voyait partout, pareil à un héros légendaire qu'une malédiction accablait, et bien que l'homme ne regardât ni ne saluât personne, on se détournait pour ne pas le rencontrer.

— Il fait pénitence, disait-on, et on avait discrètement pitié de lui.

Il se mit tout à coup à visiter les huttes de ses gens, apportant sous sa pèlerine usée du pain, du beurre, des œufs, un pot de lait. Il n'ouvrait jamais la bouche, mais il écoutait attentivement ce qu'on lui racontait. Il guérit ainsi une fillette d'une angine et un petit enfant d'une enflure de tout le corps, car il connaissait les vertus des herbes. Il soigna d'anciennes plaies, des fièvres, des blessures. Un matin, au péril de sa vie, il sauva un vieillard qui était tombé dans le fossé et allait se noyer, et le palatin chargea sur ses épaules le vieux tout dégouttant de boue et le porta jusqu'à la cabane. On ne parlait plus aux alentours que de la mortification du sire de Trèves qui, pour racheter son péché, se comportait comme un saint homme de Dieu. Il tomba malade de fatigue et de chagrin et on ne le vit plus durant toute

une semaine, au cours de laquelle, des gens, par-ci par-là, au hasard, fouillèrent silencieusement les terres, et les étrangers qui passaient allaient raconter plus loin :

— On cherche un trésor autour du burg... une cassette du saint archevêque Nicet, pleine de parchemins volés par les Barbares.

Dans l'entrefaite, le moine voûté, qui se nommait Ebrulf, rendit visite au palatin. Il était d'origine sénatoriale et fort instruit, bien qu'il ne dédaignât point les travaux des champs, et le saint homme avait une passion profane : il aimait ses chiens, d'admirables bêtes, hautes et alertes comme des loups, mais intelligentes et douces. Et pour que ne s'altérât pas la fière race de son chenil, il y introduisait de fois à autre un authentique louveteau précautionneusement pris au piège. C'est ainsi qu'après avoir prescrit toute une semaine des bains tièdes au palatin, il décida celui-ci à l'accompagner dans la forêt. La chasse, nullement fatigante, distrairait le malade et l'air tonique des saponnières lui ferait le plus grand bien. La conversation du moine était si captivante que Siegfried se mit en selle un matin, chargea Wolf, son écuyer, de la chasse, confia trois

dogues dociles à Rik, le valet des chiens, et le groupe s'effaça dans la première corne du bois. Wolf et Rik avaient pris les devants, parce que les deux autres cavaliers s'attardaient à bavarder dans le sentier tracé par les pèlerins qui, chaque année, se risquaient jusqu'à Rome, car à cette époque régnait sur les Lombards le bon Luitprand et le pays était tranquille. La première journée se passa ainsi sans qu'on entendît le moindre appel de la trompe, et, le soir, les quatre hommes fatigués se retrouvèrent dans une sorte de clairière d'où ils purent contempler les étoiles. Le temps était au gel. Après le repas, le moine au doux visage barbu raconta la vie de saint Hubert :

— ... il reçut du ciel une étoile qui guérit les gens de la rage...

Puis les chasseurs s'endormirent l'un après l'autre. Parfois, un chien grondait discrètement parce que les bêtes qui voyagent la nuit étaient sorties de leur cachette et qu'une sourde rumeur emplissait la forêt.

VI.

Les journées du lendemain et du surlendemain furent aussi infructueuses l'une que l'autre. On avait vu passer des renards, des cerfs, une bande de sangliers et l'on eût pu traquer l'aurochs qui meuglait mélancoliquement dans un fond envahi par la brume. Mais le moine avait prié le palatin de ne rien tuer au cours de l'expédition et l'on s'en allait paisiblement sous les arbres splendides, couverts d'or, d'argent, de cuivre ou de bronze. Brusquement, peu avant le coucher du soleil, Rik donna de la trompe. Ce n'était pas le signal convenu : le valet des chiens avait donc découvert autre chose qu'un louveteau. Un second appel rallia les hommes dans un creux où coulait un ruisseau. Rik, qui retenait étroitement les trois dogues, semblait frappé de stupeur et grelottait dans sa tunique de laine déteinte. Mais,

lorsqu'il entendit le pas des chevaux, un rire nerveux crispa son visage et, de sa main restée libre, le piqueur fit signe aux arrivants comme si la paralysie lui eût immobilisé les jambes. Il était encore jeune et de peu d'entendement. Ses yeux arrondis amusèrent l'écuyer qui déjà l'interrogeait. Le valet disait :

— Il y a une femme dans la forêt... On m'a dit que c'était la bonne déesse Holda... J'ai vu aussi la biche...

Il désigna d'un geste prudent un fourré que contournait le ruisseau. On parlait de cette apparition depuis plus de trois mois, murmurait-il. Il l'avait vue lui-même, comme il voyait le palatin. Le moine hocha la tête, mais Rik disait encore que les longs cheveux de la femme lui couvraient les épaules et qu'une guenille lui cachait le corps de la gorge aux genoux. Elle s'était enfuie après avoir arrêté l'élan des chiens qui se ruaient vers la biche, et lui, Rik, sans trop savoir ce qu'il faisait, avait rappelé les bêtes. Le valet interrogeait la figure railleuse de l'écuyer, le visage clos de Siegfried, la moue indulgente du moine. Il jura qu'il n'avait pas

touché à l'outre de bière ce jour-là et que la femme tendait ses bras nus vers les chiens :

— Ainsi, disait-il, et les chiens ont reculé.

Il fut repris par son grelottement, parce qu'il se sentait de nouveau seul devant l'apparition mystérieuse. Le palatin ouvrit enfin la bouche. Il donnait des ordres de sa voix rude des anciens jours : Rik devait retenir les dogues à tout prix ; l'écuyer allait parcourir le fond ; lui, Siegfried irait à sa rencontre à travers les sapins ; le moine surveillerait le centre ; on se déplacerait ainsi jusqu'au soir. Le cheval blanc du maître se perdit sous les arbres. Ebrulf resta seul, raidi philosophiquement sur sa monture, et, en suivant des yeux les branches noueuses d'un chêne, il s'aperçut qu'il neigeottait : l'hiver allait venir. Une bande de corbeaux s'abattit au sommet d'un hêtre gigantesque dont le tronc luisait dans une trouée livide. Le moine déplorait à voix basse la superstition de ses compagnons...

— Tenez les chiens ! cria au loin le palatin.

Ebrulf hocha la bride à son cheval et se dirigea vers le monticule d'où le cri était descendu. L'écuyer sonna du cor et les dogues aboyèrent. Lorsque le moine arriva

au sommet du mamelon de schiste, il n'entendit plus rien, et sous ses yeux s'amoncelaient des fourrés couverts de feuilles rouges qui semblaient vouloir étouffer les quelques arbres échappés à leur étreinte. Le cor et les chiens s'étaient tus. Une belle bête jaunâtre fila à une portée de pierre. Ebrulf eut le temps de voir les yeux hardis dont le regard l'avait brûlé au passage : un lynx. La forêt était devenue silencieuse. Le cavalier arrêta sa monture et interrogea longuement la sapinière qui blanchissait sous la chute des flocons. Il revit le lynx, prunelles luisantes, dents découvertes, nez écrasé, barbe de pirate saxon. Le cor eut un rauque sanglot et les chiens aboyèrent : le lynx avait disparu. Le moine se souvint brusquement de l'étrange chasse à laquelle se livraient ses compagnons et il en ressentit un véritable malaise. Avec un clappement amical, il dirigea sa cavale vers les fourrés. Un appel traversa la futaie (c'était la voix du palatin) :

— Genoveva !... Genoveva !...

L'homme de Dieu crut bien cette fois que la forêt était ensorcelée : Rik avait eu une hallucination et, à son tour, le palatin perdait la tête. Ebrulf devait les rejoindre tout de

suite pour les aider à écarter la vision païenne. Le lynx grimpa sur un arbre, s'accroupit le long d'une branche et eut l'air de rire. La neige tombait à gros flocons. Le moine pressa son cheval de la voix et du talon. Le même appel, plus éloigné et suppliant, descendit du monticule. Des branches craquèrent, le visage pâle de l'écuyer apparut au-dessus des broussailles et s'effaça. Ebrulf n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Wolf était donc pris, lui aussi, de la folie des bois... Enfin, le cavalier mit pied à terre, rejoignit Rik qui faisait boire au ruisseau les chiens visiblement inquiets, et le valet, livide de peur, supplia le moine de ne plus le quitter.

— Wolf l'a vue, disait-il, et la biche l'a égaré dans un mauvais chemin.

A son tour, Ebrulf ne pouvait durer dans sa peau. Il prit la corne que Rik tenait sous son aisselle et sonna à se rompre les veines du cou, mais une apparition détacha aussitôt l'instrument de ses lèvres. Venant à pied, le palatin portait dans ses bras, enveloppée de la pèlerine et de la peau de loutre du Sire de Trèves, la femme des bois. L'image se brouilla dans les fourrés. Wolf arrivait aussi,

tenant son manteau chiffonné contre sa poitrine. Muets d'étonnement, le moine et le valet se dévisagèrent. Les chiens grondèrent : d'un geste silencieux, le moine les fit taire. Une biche succédait à Wolf et comme lui disparaissait derrière les buissons. Rik était devenu aussi raide qu'une statue. Le cheval blanc de Siegfried passa à son tour dans les fourrés, puis le cheval roux de l'écuyer. Ebrulf, qui s'était ressaisi, donna du cor et le palatin vint, pressant sur sa poitrine la femme accrochée à son cou :

— Voici Geneveva de Brabant et voici mon fils sur qui Dieu a veillé durant sept mois.

Le visage de Geneviève souriait dans le pourpoint de loutre et Wolf, ouvrant la pèlerine, découvrait la tête de l'enfant, que la biche aux yeux intelligents et purs semblait vouloir réchauffer de son haleine. Alors, le moine s'agenouilla sur le sol pailleté de neige et se mit à prier à haute voix, les trois hommes et la femme s'agenouillèrent aussi, et la biche, et les chiens, et les chevaux ne bougèrent pas, et deux merles au bec d'or vinrent voir ce qui se passait. L'ombre envahissait la forêt. Un sanglot redressa la silhouette affaissée du palatin, mais Ebrulf

priait sans se lasser, et comme il disait enfin l'oraison dominicale, les voix fortes des hommes et la voix douce de Geneviève répétèrent l'invocation. Le soir descendit sur le groupe et les arbres se refermèrent sur les gens et les bêtes... Mais, très tôt, dans l'aube grise, des serfs du domaine virent passer les images confuses de trois cavaliers que suivait une biche. Il neigeait bien fort et les flocons effacèrent aussitôt les silhouettes des voyageurs. Cependant Rik leur succédait de près, traîné par ses chiens. Il criait :

— La dame est revenue : elle n'était pas morte... ni l'enfant...

Il ne s'arrêtait pas (il faillit renverser Hermann-le-Fol dont le gros ventre remuait d'étonnement), il voulait, lui aussi, Rik, regagner le château, mais il disait la nouvelle tout le long de la route, et les cabanes s'ouvraient l'une après l'autre. On crut d'abord qu'il était ivre ou possédé du démon, parce qu'il s'était mis à courir et qu'il haletait aussi fort que ses chiens, mais il affirma à Roba le tonnelier en passant :

— Depuis sept mois, la dame n'avait plus

mangé de pain et une biche a nourri l'enfant de son lait, tout l'été.

D'autres huttes s'ouvraient, et le Pointu, qui poursuivait Rik de toute la vitesse de ses longues jambes, répétait, les mains en cornet, ce que le valet, avare de ses paroles, voulait bien dire. Aussitôt, on vit arriver, de toutes parts, à travers les champs blancs, des taches noires qui se hâtaient vers le burg. Déjà la neige couvrait les toits et bordait les murailles, sonores des longs appels des trompes.

VII

Durant tout l'hiver, dans les cabanes isolées par la neige, le froid et les loups, on raconta l'extraordinaire aventure de Geneviève de Brabant et du petit Benoni, comment la pauvre femme avait échappé à ses bourreaux qui avaient coupé la langue à leur chien pour la remettre à Golo, comment elle s'était nourrie de fruits sauvages et de racines qu'elle mâchait aussi pour son fils, comment une écorce de citrouille lui servit de vase à boire. Enfin une biche avait nourri le petit, la mère elle-même eut du lait en abondance et la bête les réchauffait tous deux les jours de pluie. Les malheureux avaient eu faim : la dame croyait voir parfois des collines de pain ou des champs de blé derrière les arbres, mais, au moindre appel de l'enfant, elle reprenait ses esprits. Son lit était fait de mousse, sa demeure était une grotte

creusée dans le rocher et masquée par un tapis de lierre et jamais les bêtes ne l'avaient inquiétée. Le palatin l'avait donc retrouvée au seuil de l'hiver, sinon elle serait morte de froid et de misère.

— A quatre journées de cheval d'ici, songeaient à haute voix les femmes qui frissonnaient et serraient leurs enfants contre elles.

Au printemps, l'histoire avait fait du chemin. Elle visitait les châteaux, les moutiers et les huttes de toute la contrée, traversait la Moselle et le Rhin, la Meuse et l'Oise. On ajoutait que la dame était malade — elle crachait ses poumons —, mais que Benoni courait dans tout le burg, jouant avec la biche, les chiens, les chevaux, les brebis, appelant les oiseaux qui venaient vers lui, comme autrefois au cœur de la forêt. Ses meilleurs amis étaient le geôlier et sa femme : l'enfant couvrait de gros baisers le visage affreux du Muet. Le palatin veillait tendrement sur la malade et dirigeait lui-même les travaux des champs : il ne songeait plus ni à la guerre ni à la chasse. Lorsque le bon temps fut venu, la mère, le père et Benoni firent un long voyage et beaucoup de gens

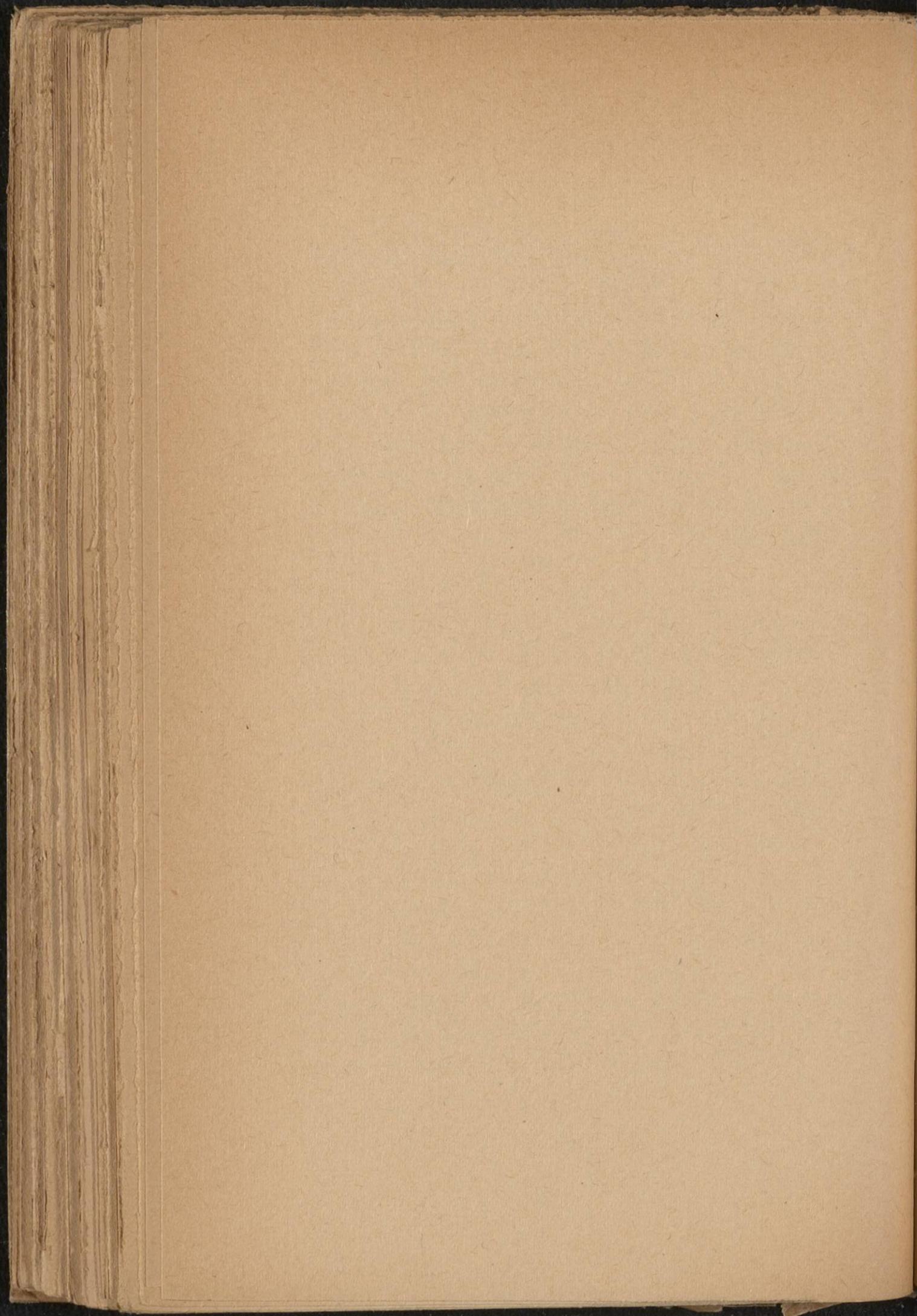
accoururent saluer le lourd chariot sur la route qui menait à Jupille.

— C'est la palatine de Trèves qui vécut dans la forêt et va revoir sire Alluyn en Brabant, disait-on.

— Les années passèrent. Geneviève était morte malgré les soins d'un célèbre médecin de Poitiers, mais on racontait encore son histoire et vantait la piété de Siegfried et la sagesse de Benoni. Celui-ci prit l'habit monastique, trouvant, comme saint Bède le Vénérable, « *une grande douceur à ne jamais cesser d'apprendre, d'enseigner et d'écrire* », et sa charité était très grande. Le palatin mourut à son tour. Le moine Benoni vendit le burg, distribua ses biens aux pauvres et fit don au moutier qui l'avait accueilli de vitraux où, d'image en image, se succédaient des affamés déguenillés et hâves, femmes, estropiés, enfants, qui rendirent célèbre le monastère et en firent le grenier d'abondance des misérables d'alentour. Un jour, de passage à Coblençe, la barbe toute mouillée de larmes, le moine écouta jusqu'au bout un vieux mendiant aveugle qui, appuyé contre la pierre d'un puits, contait une mélancolique histoire :

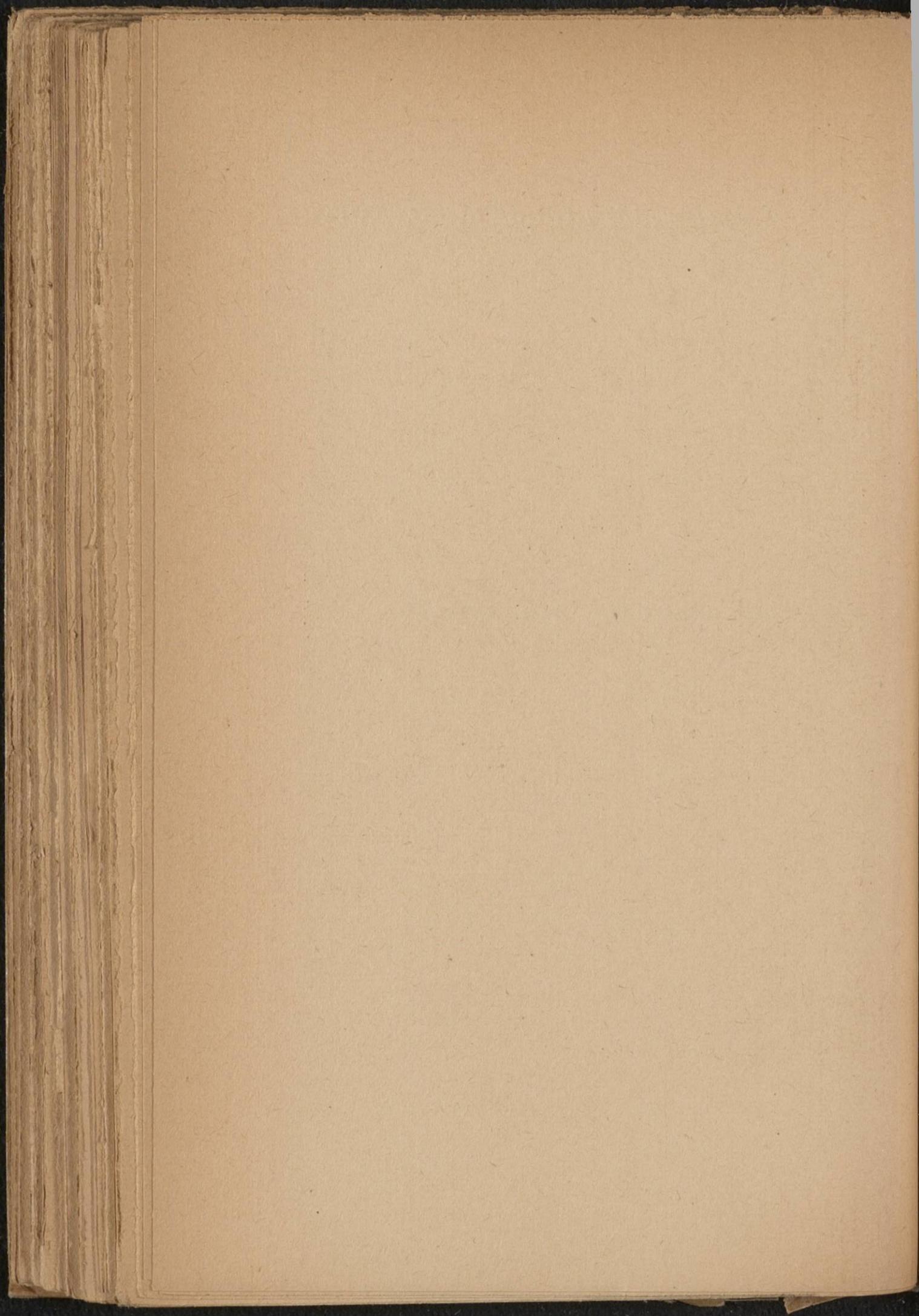
— ... le lait incommodait la biche que son faon venait de quitter...

Benoni s'éteignit dans le baiser du Seigneur à un âge très avancé, la guerre rasa le burg de Siegfried et les moutiers des collines environnantes, mais le bienheureux Jacques de Voragine entendit narrer, cinq cents ans plus tard, l'aventure de Geneviève de Brabant et il la recueillit pieusement dans sa *Légende Dorée*.



à *Mademoiselle* LIBUŠE SOBOTKOVÁ

LE GRAND MALHEUR



I.

Ce soir-là, la villette du bord de l'eau était morne. Le soleil couchant dorait les vitres de la belle maison de Collar le Potier, mais touchait à peine le papier huilé des autres fenêtres. Les demeures s'égreuaient le long de l'eau et autour d'une place où frissonnaient de lourds tilleuls, ou bien elles semblaient s'isoler au bout des chemins capricieux et se tourner le dos pour mieux rêver. La journée avait été pieuse. Des processions avaient gravi le chemin du Calvaire et envahi l'église : prêtres, béguines, anges suivis d'agneaux, groupes allégoriques, pénitents riches et pauvres, lampes et torches, prières sourdes et cantiques criards avaient animé la journée. Mais l'angoisse pesait de nouveau sur la vallée et les collines. Des silhouettes bougeaient sur le pas des portes, des chiens erraient dans les ruelles et entre les buissons,

et l'odeur d'un mamelon herbu léché par le feu traînait sur les champs de blé. Les bruits accoutumés : martelage clair des forges, martelage sourd des tonnelleres, roulement des chariots, tous les bruits étaient morts comme après le passage sournois de la peste. On eût pu même croire que la Contagion venait de faire une brève apparition, car des pèlerins s'attardaient autour d'une chapelle et murmuraient les litanies de la Vierge :
— Maison d'or, priez pour nous... Arche d'alliance, priez pour nous...

Depuis plusieurs semaines déjà, on observait les étrangers avec inquiétude, leur demandant des nouvelles du Grand Malheur ou montant la garde autour des fontaines, car on n'avait pas oublié les semeurs de peste des anciennes épidémies qui souillaient les eaux, les maisons, les gobelets, les serrures. Depuis deux semaines, les boutiques restaient muettes et la Meuse ne portait plus de bateaux ; mais, parfois, le soir, on voyait passer d'étranges vagabonds, pliés en deux, les jambes en angle droit, coiffés des cornes du diable, masqués de besicles. On s'aperçut qu'ils visitaient les poulaillers et les clapiers. La nuit d'avant, la crécelle d'un lépreux

avait ricané sur la route de Namur et le cheval de Lambert l'Aigu avait disparu. Monter la garde? A quoi bon, puisque le monde allait faillir? On n'avait plus que de mauvaises nouvelles à se raconter. Une rixe avait éclaté le matin entre deux étrangers à l'hôtellerie de la Bonne Femme : ils s'étaient battus à coups de couteaux et en étaient morts tous les deux. D'où venaient-ils? Qui étaient-ils? Personne n'avait compris leur langage. Où étaient la belle tranquillité de l'année d'avant et le travail joyeux, et les frairies, et la Noël?...

— Le monde faillira le seize de juin, car ce jour-là le soleil s'éteindra.

Telle était, après maintes fausses prophéties et des mois de transes prématurées, la nette prédiction d'un astrologue liégeois. D'ailleurs, depuis quelque temps, on observait les signes étranges du ciel. On avait aperçu une fugitive étoile à queue dans les Pays-Bas ; des gens du Namurois avaient suivi toutes les phases d'un combat de guerriers barbus dans les nuages ; un globe infernal venait de traverser le ciel en Brabant ; des cavaliers éperdus avaient galopé au-dessus des bois en Ardenne. L'astrologue

liégeois précisait donc que la néfaste conjonction des planètes qui devait amener l'étouffement du soleil aurait lieu dans deux jours. Dans tout le pays, des prophètes presque aphones, les bras douloureux d'avoir gesticulé, l'écume aux lèvres, prêchaient une dernière fois le renoncement aux biens terrestres et la pénitence. Un vieux curé condruzien racontait même que le mont Chauve, une colline de schiste et de houille qui fumait comme une montagne de feu depuis plusieurs mois, que le mont Chauve allait vomir des nuages de cendres : le ciel serait obscurci jusqu'à la mer et une poussière neigeuse couvrirait la contrée et la transformerait en désert blanc. Le curé citait l'Apocalypse entre deux visions locales :

— Je vis ensuite un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre étaient passés.

On bâtissait des chapelles au croisement de routes et on les emplissait aussitôt de fleurs printanières ; de vieux avarés donnaient tous leurs biens aux gens d'Eglise ; les riches cherchaient un réconfort dans le vin et la bière, et les pauvres, dont la misère avait aggravé les querelles, se réconciliaient

de porte en porte. On eût dit que les mendiants sortaient de terre comme les grenouilles aux jours de pluie : des culs-de-jatte sautillaient sur les routes poudreuses, des chapelets d'aveugles, des béquillards, des ulcéreux, des épileptiques mangeaient à chaque hameau, puis repartaient en pliant sous leur besace gonflée. On donnait tout ce qu'on pouvait à l'article de la mort. Les malades du cœur s'éteignaient comme des chandelles ; des affolés se suicidaient ; des lépreux, traqués par la peur, désertaient les maladreries et erraient dans les campagnes. Un matin, une vieille femme du Namurois qui n'avait plus marché depuis un demi-siècle, était allée, soudain poussée par une force extraordinaire, prier sur le seuil d'une chapelle pour implorer la grâce des siens et, depuis lors, aux gens qui venaient de loin pour visiter la miraculée, elle ne cessait de dire :

— Il n'arrivera rien, je le sais.

Mais chacun retournait bientôt à sa terreur, la mâchonnant secrètement ou l'avouant à tout venant avec une insistance puérile, cherchant un réconfort dans la solitude des bois ou les assemblées du soir au cours desquelles on interrogeait déjà le ciel sour-

nois. Or, ce jour-là, sur la brune, trois danseurs macabres, vêtus d'un linceul, la bouche, les narines et les yeux noirs, l'un portant une faux, l'autre une bourse au bout d'un bâton et le troisième un tambour, vinrent boire à la fontaine. Puis les baguettes grelottèrent sur la peau de l'instrument et les maigres bateleurs, tour à tour solennels et ricaneurs, se mirent à sautiller sur la pointe de leurs bottes et à entrecroiser les jambes. Les curieux firent bientôt cercle autour de la marche infernale. Le grand porteur de faux semblait faire la chasse aux femmes et riait, la bouche large ouverte, de leur effroi. La danse devint nerveuse et le roulement des baguettes s'accéléra. Un vannier de l'endroit, un borgne, imita gauchement les bateleurs, puis une jeune fille, en cote rouge, les coudes collés aux hanches, pivota sur un talon et aussitôt tout le monde se mit à sauter autour des trois spectres. Le porteur de bourse s'esclaffait de joie en se tenant les côtes, mais son rire tremblait sourdement comme la crécelle d'un lépreux. Un vieux, qui ne pouvait se mêler à la danse et dont les paupières et le nez étaient gonflés par un rhume des foins, encourageait les sauteurs

avec des gestes déments qui se détachaient drôlement de sa blouse déchirée :

— Plus vite, Marie-Anne... Roulons, Lambert...

Cependant l'ombre était descendue sur les trois oiseaux de malheur et leurs victimes, et le pays fut brusquement plongé dans l'obscurité d'une nuit lourde de nuages. Déjà, toute la colline semblait attendre le Grand Malheur. On ne voyait pas la moindre lumière dans la villette. Le grelottement du tambour se tut. On entendit monter du fond des mares le chœur des grenouilles : c'était très doux et très mélancolique. Le parfum des roses, du sureau et du foin voyageait sur les ailes du vent d'ouest comme si le monde n'était pas à la veille de mourir.

II.

Le lendemain matin, l'Ermite s'était levé très tôt selon son habitude, la petite cheminée de sa hutte avait fumé, puis l'homme était venu se pencher sur son jardin, dégustant avec gourmandise une groseille ou une fraise. La verdure semblait transparente dans l'humidité de l'aube. Le soleil, rond, frais et vermeil comme aux plus beaux jours des années de grâces, glissait le long des rochers. Les chants des oiseaux gonflaient le bois, la Meuse miroitait autour de ses îlots, la barque de Godelet traversait le fleuve, et la cloche du béguinage sonnait clair dans l'air léger. Un genou en terre, l'Ermite semait de menues graines au pied d'un groseillier (le sol mouillé avait un parfum de champignon) et son chien, qui ressemblait à un loup, l'observait curieusement. Enfin, l'homme se re ressa, grand et maigre dans

sa robe de bure. On devinait que le crâne était nu sous le capuchon et la longue barbe blanche frissonnait au vent qui lustrait le ciel. Le vieillard secoua, l'un après l'autre, ses sabots au bout de ses orteils raidis et puérilement se mit à jouer avec le chien. Le souple animal s'allongeait sur le sol et, d'un bond, se dressait contre son maître. Les énormes pattes touchaient les épaules de l'homme et la terrible gueule souriait doucement sous le visage calme et bon de l'Ermite.

— Tu es un véritable enfant, Roux, disait le vieillard. Et l'âge ne t'assagit pas. Allons, viens faire un tour jusqu'au bois, mais n'effraie pas les bonnes bêtes que nous rencontrerons.

Roux avait compris : il courait vers les fourrés en aboyant comme un jeune chien. L'Ermite jeta un coup d'œil sur sa cabane de bois autour de laquelle la vigne boudeuse verdissait enfin. La cheminée ne fumait plus. L'homme s'éloigna donc à son tour et s'effaça dans les buissons. Qui était-il ? D'où venait-il ? On savait seulement qu'une ordonnance du Conseil l'avait autorisé, un an plus tôt, à dresser sa hutte au pied du mont

Chauve, ainsi nommé parce que les pauvres herbes, qui s'obstinaient à le couvrir comme elles pouvaient, étaient sèches et grises toute l'année. Et l'Ermite avait été la bénédiction de la région, opérant des guérisons singulières, soignant les fièvres avec des tisanes, les plaies avec des herbes. Il avait même rappelé à la vie un petit enfant noyé en lui remuant les bras. Les gens disaient :

— C'est un saint homme de Dieu.

Cependant l'Ermite était plein d'humilité. Il secouait la tête lorsque les miraculés voulaient baiser le bord de sa robe, mais il ne les contredisait point parce qu'on eût pu croire, s'il avait avoué sa pauvre faiblesse humaine, qu'il accomplissait ses merveilles avec l'aide du démon. Chaque fois que cette pensée lui venait à l'esprit, un indulgent sourire ridait tout son vieux visage. Au fond, il ne connaissait que les vertus des simples et de l'eau bouillie et quelques-unes des maladies qui assaillaient le monde. Il était fort instruit : les vieux manuscrits n'avaient pas de secret pour lui. Qui était-il ? D'où venait-il ? Ses yeux doux et calmes attiraient les enfants et les âmes en peine et sa longue

robe, grise d'usure, était familière aux oiseaux du bois proche, aux chèvres et aux moutons qui paissaient les mamelons herbus de la colline. Il parlait aux animaux comme aux gens et bien qu'on s'en étonnât, on ne songeait pas à se moquer de la manie du vieillard. Il connaissait par leur nom les gamins et les fillettes de la vallée ; les béguines lui envoyaient des malades et le Conseil le respectait. Le seigneur, dont le château se dressait sur la colline d'aval, lui offrait à manger lorsque le solitaire entrait dans la cour en souriant avec douceur : c'était le dernier-né de la maison que l'Ermite avait rappelé à la vie sur la berge du fleuve dont les roseaux s'étaient perfidement redressés autour de l'enfant. La dame abandonnait sa broderie pour fêter l'arrivant :

— Mon père, avez-vous encore du fromage ? et du miel ? et des fruits ?

Le vieillard s'inclinait et toutes les menues rides de ses paupières souriaient. Le visage de la châtelaine n'était pas fort beau : le front arrondi sous la coiffe, les yeux en amande, le nez mince et long, la bouche pincée, mais une grande noblesse émanait de

son regard caressant, de sa taille haute et souple et de ses mains fines qui semblaient avoir été modelées pour la prière. Elle portait toujours une robe très simple ornée d'un peu de dentelle. Elle était la bonne complice de l'Ermite. Grâce à elle, il nourrissait des vagabonds affamés, confiait les enfants trouvés aux béguines, sauvait un voleur des verges ou de la mutilation et il avait obtenu la grâce d'un condamné à mort. Ces deux êtres se comprenaient et s'aimaient, ils s'intéressaient aux anciennes chroniques et aux récents travaux des xylographes liégeois. Bref, le pain du vieillard était cuit, comme on dit dans le pays : l'hiver, un chariot du château ravitaillait la cabane du Mont Chauve où, d'ailleurs, on ne mangeait plus grand'chose. Le seigneur, visage dur, barbe rousse, vêtu de drap à vingt livres l'aune, le seigneur était absorbé par la chasse, le vin et de condamnables aventures. Les gens se disaient parfois à voix basse :

— Le putois vient de passer... le putois dormait sur son cheval.

Toutefois, le pays n'était pas trop malheureux : on mangeait à peu près à sa faim, la

peste épargnait la contrée, les derniers malandrins qui terrorisaient le centre du Condroz avaient été cruellement châtiés et on ne parlait plus de guerres. La villette se serrait autour de l'église, les hameaux vivaient autour des chapelles. On cultivait le sol, forgeait des outils, exploitait les carrières de calcaire et cuisait des poteries. Chaque année, aux frairies, on suivait les processions, jouait à l'arbalète et aux échasses. Mais une lourde désolation venait donc de peser sur la terre. On attendait le Grand Malheur, le soleil devait brusquement s'éteindre et le monde faillir : au cours de la nuit subite, les gens mourraient doucement comme des chandelles, faute d'air. On ne parlait plus que du cataclysme dans les cabanes, les abbayes, les béguinages et les châteaux. On travaillait sans joie dans les champs et les ateliers, on évoquait le souvenir des anciennes pestes, des gens d'armes qui avaient dévasté le pays, des famines pendant lesquelles on ne mangeait plus que des racines et des herbes, des longs hivers peuplés de loups, des huttes gelées, des signes mystérieux qui vivaient dans les interminables nuits silencieuses : des

étoiles à plusieurs queues, des météores vagabonds, d'immenses linceuls, blancs, roses et violets, et les yeux éperdus des gens, depuis plusieurs semaines, voyaient l'une ou l'autre chose extraordinaire dans le ciel hostile :

— Marie-Anne, avez-vous bien regardé ce nuage?... Louis, l'air est en feu du côté de Namur.

Cependant le monde avait survécu aux anciennes prédictions, mais grâce sans doute à l'universelle pénitence des hommes qui, dès l'an mille, bâtirent en outre des églises pour s'y réfugier. Or, depuis ces temps de contrition, on avait amoncelé de nouveaux crimes, et le plus pur parmi les pauvres gens traînait dans l'angoisse, et les petites taches grises qui remuaient contre les cabanes de la colline ne pensaient, malgré la douceur de la matinée, qu'au Grand Malheur du lendemain. L'Ermite, sorti du bois, les observait avec tristesse. Au vrai, il n'était pas très sûr que le monde faillirait dans vingt-quatre heures. Certes, il devinait derrière l'apparente sérénité du ciel, les cataclysmes qui bouleversaient l'infini et pulvérisaient

les astres. D'ailleurs, lorsqu'il devait tuer une mauvaise herbe perdue dans son courtil, il lui semblait qu'il se révoltait contre Dieu qui avait créé à la fois le blé et le chiendent. La vie de la terre était une tragédie permanente. Sans doute l'homme péchait en la découvrant et en doutant ainsi de l'harmonie des cieux proclamée par les Ecritures, mais on n'était pas maître de sa pensée. Le monde faillirait-il le lendemain ? On eût pu s'étonner que le châtement ne fût pas venu plus tôt. Les gens étaient méchants, ils aimaient la guerre pour ses violences, se complaisaient au spectacle d'un supplicié qui se tordait et hurlait de douleur, et les plus faibles martyrisaient les bêtes.

— Le péché du monde est aussi grand que le monde lui-même, conclut l'Ermite à haute voix.

La cloche du béguinage sonna dans la vallée et l'écho de son appel grêle martela doucement les rochers des berges. L'ermite siffla son chien : l'animal aboyait vers une biche hésitante qui s'attardait sur la lisière du bois. Le vieillard allait rentrer et griffonner à tout hasard la dernière page de son

almanach : son travail secret. D'un geste de la main, il salua son voisin, Materne Jacoris qui, le dos rond, bêchait son champ, puis il disparut dans sa cabane.

III.

Le vieux Materne Jacoris attendait, lui aussi, le Grand Malheur, mais il s'obstinait ce jour-là encore à bêcher sa terre. Les pans de sa blouse relevés dans sa ceinture, les pieds nus dans ses sabots, son mince visage mal rasé, aux rides pleines de poils, serré dans son béguin, il se reposait parfois, les mains nouées sur le manche de l'outil. La mort ne l'effrayait pas trop : mourir, c'est gagner, pensait-il. Il avait eu septante-sept ans à la Chandeleur et connu de bien mauvaises années. Seul, son jardin l'avait consolé parce qu'il empêchait l'homme de penser. Sentant la sueur perler à son front, Materne tailla délicatement dans la haie de sureau avec sa serpe pour respirer. Il se souvenait de rudes hivers qui fendillaient l'écorce des arbres et vidaient les huttes : les gens mouraient comme des mouches, les poumons

déchirés par le froid. Une fois, au temps de son enfance, des gens d'armes avaient brûlé le hameau ; il s'était enfui dans le bois, mais sa sœur aînée, la belle Catherine, qui était un peu simple, disparut : on n'eut jamais de ses nouvelles. Puis la contagion avait rôdé le long de la Meuse. Materne s'était retrouvé seul dans la cabane : le père, la mère, les trois frères avaient pris place dans la même fosse sous deux brouettées de chaux. Il s'était marié : Christine, si avenante et si douce, traîna et mourut. Ce n'était plus qu'un squelette lorsqu'on la mit dans le cercueil et, pendant des mois, Materne vit luire les grands yeux de la malade dans les ténèbres des nuits sans sommeil. Les deux enfants vécurent et poussèrent autour du père, pareils à deux petits sauvages. Ida, l'aînée, était fraîche comme une image de vitrail : elle avait épousé un pilote de la Meuse, donné le jour à une fille et craché ses poumons comme Christine. Le père avait emmené l'enfant, Materne brûla la cabane et en rebâtit une autre au bout du jardin, car il lui restait un fils.

— Simon, lui avait-il dit, nous allons recommencer notre vie. Tu es un voleur,

c'est grâce à moi que ton poignet a échappé au couperet. Tu as fait le malheur de plus d'une jeune fille et mérité la pendaison. Veux-tu devenir sage? nous travaillerons ensemble.

Simon disparut un dimanche. Deux mois plus tard, il mourait d'un coup de couteau dans un estaminet de Huy : un matin de Noël. Il avait dix-neuf ans. Materne restait donc bien seul sur la terre à la veille du Jugement Dernier. Il haussa les épaules de fatigue. Il avait tant travaillé que la pensée de la mort lui était restée étrangère et qu'il n'avait pas eu l'occasion de pécher. C'était un homme droit, sévère envers lui-même, indulgent aux autres. A ses enfants, aux voisins, aux bêtes qui s'étaient succédé dans son étable : une vache, une chèvre, une vache, un mouton, une chèvre. Simon, son seul remords, ressemblait à l'un de ses oncles (du côté de la mère) qui n'aimait pas le travail et qui était parti, lui aussi, de mort violente, sur un champ de bataille au service du comte de Namur. Le pauvre Simon avait suivi son destin et on ne lutte pas contre ce qui est écrit au registre de la vie : l'Ermite disait que l'enfant venait au monde avec les

vertus et les vices de l'homme qu'il deviendrait... Materne avait repris sa bêche : la terre était à la fois douce et ferme et l'outil y entraît comme dans du saindoux. Le paysan en oubliait la terrible journée du lendemain. Sa cabane, entourée de sureaux, tenait solidement au sol. Dès l'automne, les sansonnets peuplaient les arbustes couverts de baies et une douzaine de chats, qui vivaient dans le bois durant toute la bonne saison, regagnaient la maisonnette au premier gel. Le vieux n'était donc jamais seul.

— Le vent change, dit-il soudain. Il aimait parfois à s'entretenir avec lui-même au cours de ces longues journées où il ne voyait personne, sauf la silhouette lointaine de l'Ermite...

Le temps changeait car les poignets de Materne se raidissaient. D'ailleurs, la fumée du mamelon de schiste et de houille qui, depuis quelques mois, prédisait aux gens du pays le temps qu'il ferait le lendemain, la Fumée, comme on l'appelait, filait droit vers la Hesbaye. Il pleuvrait peut-être. Après cet hiver particulièrement sec, la terre avait grand besoin d'eau. Materne espérait de la pluie sans plus songer à la fin du monde : une

ondée l'eût rendu heureux. Mais brusquement son sabot ne quitta plus la bêche : l'homme venait de se rappeler que le soleil mourrait dans vingt-quatre heures. Qu'allait donc devenir sa terre, sa bonne terre que des gens dont le souvenir était perdu avaient défrichée avant lui ? Et la haie d'aubépine qu'il avait plantée ? Et sa cabane ? Et son noyer ? Peureusement, Materne releva ses chausses décolorées par le soleil et les lessives. Sa bêche resterait donc désormais inactive et ses arbustes seraient peut-être calcinés par le feu du ciel. Et sa chèvre ? et ses chats ? Et les oiseaux ? Miséricorde. Ainsi, lorsqu'on y songeait bien, tout allait mourir autour de sa hutte et le chemin en lacets qui montait vers le Condroz, que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, gens d'ici, maraudeurs, gens d'armes, bateleurs, vagabonds avaient durci au long des âges, le chemin se couvrirait de mauvaises herbes ou de suie. Ou bien les broussailles étoufferaient la belle image arrondie de la colline, si chère à ses yeux fatigués.

— Comme la tête fait du chemin quand on est seul, murmura le vieux Materne.

Il sentait combien il aimait les arbres qui l'entouraient, les maisonnettes semées au

bord des sentiers qui descendaient vers la Meuse, les quatorze chapelles qui s'égrenaient sur le chemin du Calvaire. Confusément, car Jacoris n'était pas très instruit, confusément, il songea à ses ancêtres. Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Le vieux l'ignorait. Ses pères et mères avaient donc échappé aux guerres et aux maladies, depuis des centaines d'années, pour le mettre au monde. On eût dit une longue chaîne de gens qui se tenaient par la main : de belles jeunes femmes, souples et fraîches comme sa sœur Catherine, avenantes et douces comme sa Christine, de forts jeunes gens aussi solides que son père et la chaîne remontait très haut dans le temps. A la même place, disait-on autrefois dans la famille : on n'avait jamais quitté le Namurois. A son tour, Materne s'était accroché à cette colline comme un sureau aux profondes racines ; à son tour, il mourrait ici et cette pensée lui fut douce. Mais il dut se retenir au manche de la bêche : ses songeries lui avaient donné le vertige.

— Comme j'ai mal à la tête, murmura-t-il.

Voilà qu'il se souvenait soudain de la petite Begge : huit ans, la dernière de Jacques

Desmaretz, son petit-fils. Bouche fine, yeux rieurs, paupières aussi lourdes que la pierre, cheveux de miel, le portrait tout craché de Christine. Un corsage ouvert en cœur comme chez une grande dame, un collier sur les menues épaules, des dentelles aux poignets, une bague au petit doigt, un châle brodé. Qui eût reconnu en cette enfant de batelière l'arrière petite-fille de Materne Jacoris l'« es-sarteur » ? Ah ! ah ! qu'en dites-vous, mes gens ? Elle avait dû pousser depuis trois ans. Alors... ce serait elle le dernier maillon de la Chaîne?... Materne trembla comme un vieil arbre qu'un coup de hache vient de frapper mortellement. Il raidit sa main sur son front pour protéger ses yeux contre le soleil, interrogea la Fumée et rentra précipitamment dans sa cabane. Il ne fut pas long à en sortir : il avait mis ses plus beaux vêtements de chanvre, ses chausses rouges, ses sabots noirs et son feutre neuf. Comment revoir la petite Begge avant de mourir ? Où était-elle ? A Namur ? A Liège ? A Dinant ? en France ? dans la Gueldre ? Il regarda la Meuse que traversait la barque de Godelet.

— Je perds la tête, gémit Materne.

Et, pour la première fois de sa vie, il

pleura : de vieilles larmes tout étonnées de sortir de paupières aussi sèches et de rouler sur des joues aussi rêches. En rêve, il berçait la petite Begge sur ses longs bras maigres. Où devait-il aller ? Au nord ? à l'est ? Pour la première fois de sa vie, il eut peur de se trouver seul et sans changer de vêtements, il se dirigea vers la carrière de Servais Mélart où il avait entendu des coups de marteau.

IV.

Au fond de la carrière, Servais Mélart songeait, lui aussi, au Grand Malheur. Il était seul : les siens se trouvaient à l'église et vainement il avait attendu la venue de quelques ouvriers : ils se terraient de peur dans leurs chaumières. Servais semblait tout petit dans les blocs éboulés : on eût dit un gnome méditant le tour affectueux qu'il jouerait la nuit aux aimables voisins. C'était pourtant un homme solide, Servais, mais, autour de lui, les pierres étaient fort grosses. Ah ! si le destin lui en donnait le temps, il les dépècerait aussi savamment qu'un « derlier » découpait la terre glaise. Des yeux, il les mesurait et caressait leur fin grain. Il calculait les tonnes de calcaire enfouies dans la mince couche d'argile, respirait comme un parfum l'âcre odeur du « dormant » où la chaux, aussi patinée que de

la poterie, cuisait doucement. Servais aimait son métier qui avait été celui de son père, de son grand père et de l'arrière grand oncle. Le trou au fond duquel, ce matin silencieux et clair de printemps, il méditait sur la fin du monde, avait été creusé en arrachant une pierre après l'autre et en écartant la terre hotte par hotte. Les beaux moellons étaient partis sur les chariots et les bateaux plats vers les petites villes de la Meuse et les villages de la Hesbaye où, depuis l'an mille, on bâtissait des églises. D'abord, le trou ne fut pas plus large qu'une maison (celle de l'oncle : un géant bourru et bon), puis on creusa le sol dont la pierre était pure et pâle : le grand-père en tira sept églises et la cuisson des déchets fournit la chaux de toute la maçonnerie des environs. Le père avait découvert un nouveau banc, en avait détaché des dizaines de maisons (on ne les comptait plus) et travaillé pour la Collégiale de Huy dès l'année 1377. Depuis lors, Servais continuait la belle tâche, aidant ainsi les carriers des rochers de la Buissière : on venait de lui demander les grosses colonnes du transept. Elles gisaient au fond du chantier.

— Quel fin grain ! Je découvrirai tout le banc, disait Servais Mélart qui oubliait la journée du lendemain.

Lorsqu'il parlait de son métier, Servais était parfois aussi naïf qu'un enfant. Cependant le travail était plein d'embûches. Au cimetière de la villette, encadrées de buis, les belles dalles disaient la tragédie de la famille : « Ici repose Collar Mélart, tué d'une pierre à la falise ». A gauche : « Le sept de novembre de l'an 1379 fut tué à la falise François Ledocque, époux de Clémence Mélart. » On avait retrouvé, quinze jours après l'éboulement, entre des moellons, un paquet de chair qu'on put mettre tout entier dans une hotte. Léonard Mélart n'avait plus qu'une jambe : il taillait la pierre sous sa hutte de paille. Jean Destrixhes, qui avait épousé la tante Isabeau, voyagea dix années dans une charrette à chien pour visiter les bacheliers et les maçons : ses pieds, broyés un matin plu ieux par une dalle, tenaient dans des moufles de cuir. Il se mit à boire comme un trou : on retrouva un jour le chien et la charrette au bord de l'eau, dans les restes du pont des Romains, et, trois mois plus tard,

à quatorze kilomètres de là, un énorme noyé qu'on reconnut à ses pieds mutilés. Un cousin, Denis Limage, avait été aveuglé par la poudre. Un autre cousin, Winand le Roux, qui était fort comme un bœuf n'avait plus de mains : elles étaient restées dans un abatis. Il était parti, abandonnant femme et enfants. On disait qu'on l'avait revu sur une foire du pays de Liège, soulevant d'énormes barres de fer sur ses moignons. Corneille Mélart avait eu l'échine brisée au pied du rocher. Il s'agitait comme un mannequin entre ses béquilles. C'était un beau jeune homme. Sa fiancée l'avait abandonné. Il se pendit à un arbre dans le bois, une nuit d'hiver : le vol circulaire des corbeaux fit retrouver son corps.

— Il nous portera malheur, disait la parenté.

Il n'en fut rien. Le chef, Servais Mélart, n'avait pas eu à se plaindre du sort. A cinquante ans, il ne lui manquait qu'un pouce. Six enfants : trois fils et trois filles. Mathieu, l'aîné, était un rude casseur, prudent, courageux, solide comme un chêne. Gilles, plus intelligent, avait déjà l'œil sur tout. Libert,

le cadet, taillait finement la pierre : il était l'orgueil de la famille. Les filles avaient hérité de la douceur et de la beauté de la mère : Marguerite, l'aînée, grande et forte, des yeux et des lèvres d'enfant ressemblait à une vierge de pierre ; Julette, qui allait avoir quinze ans, chantait doucement toute la journée : une béguine ; et Marie, la petite, potelée, brune, rieuse, était la gâtée. Une belle famille. Comme il faisait bon vivre dans la forte maison lorsque la pluie trempait le pays ou que les rafales de neige arrondissaient la colline. On ne craignait ni le froid, ni les loups, ni les rôdeurs. On se serrait autour du feu, on contait de vieilles histoires, celles de la famille souvent, et la demeure semblait une forteresse, solide comme le calcaire dont elle était bâtie et contre laquelle jamais ne prévaudraient les guerres qui, du temps de l'oncle, mettaient encore le feu aux villages de la région, estropiaient les hommes, enlevaient les femmes et les bêtes. C'était un drôle d'homme cet arrière-grand-oncle qui se nommait Gilles Wanhériffe. Il chassa de la maison son fils unique qui avait choisi le métier des armes et déshérita son neveu, le batteur d'épées :

— On défend au besoin son bien, mais on n'attaque jamais celui du voisin, affirmait-il. Qu'on discute des motifs de guerre comme du péage des ponts de la Meuse.

Le principe était encore sacré dans la famille qui devait d'ailleurs son aisance et sa réputation à cet ancêtre dont la fierté, même à l'époque de sa misère, égalait celle d'un magistrat. En cette année 1406, quarante-deux Mélart, dont trente portaient le nom, exploitaient le trou que Gilles Wanhériffe avait ouvert au temps que le prince-évêque de Liège brûlait les villages de la Hesbaye, c'est-à-dire environ deux siècles plus tôt. Dix autres parents qui se nommaient Mottet, Belvémont ou Poncelet et qui étaient des Mélart par les femmes, batelaient ou charriaient pierres et chaux dans tout le comté et vers la principauté. En cette année 1406, le carrier Servais Mélart était riche. Pourtant il avait gardé ses sabots, ses chausses paysannes, sa blouse déteinte et sa simplicité. Mais on voyait tout de suite qu'on avait affaire à un rude homme : son visage (lèvres minces sous un nez fin, yeux immobiles) son visage poli comme une écuelle de bois rayonnait

d'intelligence et se durcissait de volonté. Il ne songeait jamais à son argent et défendait à ses enfants d'y penser. On ne devait regarder que la pierre, la chaux, les outils, les petits wagonnets de bois, les hottes, les chariots, les chevaux, et, de temps en temps, la famille descendait jusqu'au fleuve pour voir glisser vers Huy la « Julette », le bateau noir enfoncé dans l'eau jusqu'au pont sous sa charge de moellons.

— Voilà ce qui s'appelle vivre, disait souvent Servais Mélart aux siens. L'argent n'est rien, la fortune est dans le travail joyeux.

Ce matin-là, malgré l'approche du Grand Malheur, il avait songé à élargir le chantier en creusant la colline d'argile vers le nord et à faire appel à des tailleurs de pierre. Depuis six mois, sous le ciseau d'un jeune imagier picard, qui avait quitté les travaux du beffroi de Tournai, des lions, des mascarons joufflus, des lys fleurissaient, souriaient et bâillaient dans le bon calcaire de la « falise » Mélart. Vincent Layeul était vraiment un bel artiste. On attendait la venue de deux autres Tournaisiens dès l'achèvement des tourelles d'angles. Servais Mélart voulait devenir un

bâtitteur : de nouvelles églises s'élèveraient au Plat Pays et le long de la Meuse, mais il créerait aussi un village de quarante seuils, le village des Méléart : de solides maisons qui défieraient le feu et les tremblements de terre, une boutique, des ateliers d'artisans, une grande route bien plate que durciraient les déchets de la carrière. Le petit bourg du bord de l'eau était piteux : l'inondation et l'incendie le visitaient chaque année. Dans la suite, d'été en été, on bâtirait une nouvelle commune où n'auraient droit de séjour que les gens honnêtes et utiles et on songerait à fonder une école dominicale. Servais Méléart en frissonnait d'orgueil au fond du chantier. Il y mettrait toute sa fortune, quitte à recommencer aussi durement que l'oncle Wanhériffe : il se sentait encore fort à cinquante ans... Déjà, on accrochait le sapin garni de rubans à la cheminée de la quarantième maison, on buvait du vieux vin d'Amay, on se regardait bien en face et c'était très doux, car chacun des loyaux et fiers visages d'ici reflétait les vertus des vieux Méléart...

— Etes-vous là, Servais ?

Le carrier leva les yeux et aperçut la

silhouette endimanchée de Materne Jacoris. Le vieillard était raide et pâle comme un annonciateur de mauvaises nouvelles et le bâtisseur se souvint brusquement du Grand Malheur qui guettait le ciel et la terre.

V.

Le soir, Michel Godelet, le vieux passeur, se sentit bien fatigué et bien inquiet. La journée avait été dure : il avait transporté plus de cent voyageurs, des fuyards qui croyaient éviter le désastre en traversant le fleuve ou qui couraient se réfugier chez des êtres chers. Godelet n'avait pas grand'chose à perdre : sa vie, sa femme paralytique, sa cabane de bois et sa barque. Le tout, selon lui-même, ne valait pas vingt florins. Pourtant, il avait le cœur gros de s'en aller : sa vieille Catherine tremblait de peur dans son fauteuil de frêne poli par le frottement de ses doigts qui étaient restés vivants et, depuis huit jours, un neveu la conduisait chaque matin sur une brouette jusqu'au parvis de l'église d'où elle entendait la messe. C'était une pauvre vieille qui avait été bien jolie et bien vaillante et qui, douze ans plus tôt,

passait les voyageurs, comme un homme. Puis, sournoisement, le mal avait raidi ses jambes. Cependant elle avait gardé sa sérénité ; mais, depuis l'affreuse prédiction, sans avoir peur de mourir, elle craignait les puissances mauvaises qui allaient se déchaîner sur la terre et le grand sanglot qui monterait des villes et des villages : elle pleurait des journées entières. Godelet en était peiné. D'ailleurs, lui-même se sentait tout inquiet depuis quelques jours. De l'aube au soir, il ramait d'une rive à l'autre, emportant dans sa barque des vieux qui allaient mourir auprès de leurs enfants et des étrangers, riches et pauvres, qui débarquaient, la mine soucieuse, sans avoir dit un mot. Godelet était en train d'amonceler les liards, mais il n'en éprouvait aucune joie : le Grand Malheur imprimait ce va et vient aux gens comme l'ouragan fait bouger l'eau du fleuve entre les rives garnies de joncs. On ne tenait plus en place, on avait peur de la solitude et de soi-même, on errait à la recherche d'une parole rassurante. Assis sur la berge, son vieux visage tanné dans ses paumes, le passeur murmura :

— Nous aurions dû mourir tous deux l'an passé.

Il releva la tête. L'odeur du foin, touché par l'humidité du soir, embaumait l'air. Le ciel était pur. Du côté du couchant, l'horizon restait rose et violet. Un rossignol doucement rêvait dans le bois. De nouvelles étoiles s'allumaient une à une et le pays gardait la douceur des appels à la prière que, pendant des heures, les clochers avaient discrètement multipliés depuis la chute du soleil. Godelet connaissait les cloches de la contrée : à l'est, la voix était menue et grêle ; au nord, harmonieuse et chantante : une vraie voix du Namurois ; au sud, faible et craintive ; à l'ouest, ample et grave. Comme il était doux de vivre ! Un sifflement. Un merle ? Non. Des notes chaudes, quelques notes allègres, un bruit de crécelle, des perles, des trilles, des fusées, des flûtes, quelques notes sourdes : le rossignol chantait... Comme il était doux de vivre !... Depuis quarante années, Godelet allait donc d'une berge à l'autre, sous le vent et la pluie, le buste courbé sur les genoux. Il était plié en deux à l'âge de soixante-cinq ans, mais les reins étaient fermes comme de la derle et les bras

aussi durs que du buis. Le visage allongé, le menton un peu de travers pour avoir peiné chaque hiver aux grosses eaux, sa physionomie était familière à trois lieues à la ronde, bien qu'il ne fît jamais que le même chemin : du pied de sa cabane affaissée sur la rive droite au pied du vieux chêne de la rive gauche. Le gel dur de février lui donnait parfois un peu de répit : le fleuve se couvrait d'une épaisse couche de glace et ressemblait à une large et belle chaussée. L'été, aux basses eaux, des hommes s'aventuraient dans ses boues craquelées. Mais cela ne durait, pour les deux saisons, que trois ou quatre semaines : Godelet reprenait sa tâche, transportant gens et marchandises au rythme sûr de ses rames et de son souffle. Depuis quarante années, il obéissait à l'appel des jours venteux : le coup frappé à la porte ou, sur l'autre berge, le meuglement du gros anneau de fer qui retombait sur la pierre. Quand le temps était doux, on se contentait de crier à gauche et à droite :

— A l'eau !

La nuit, sa petite lanterne rouge attachée à la pointe de la barque et dont la flamme grelottait, élargie dans les remous, sa lan-

terne se promenait comme un ver luisant dans l'ombre recueillie et l'odeur vireuse de l'eau remuée autour des hautes herbes. Au printemps et à l'automne, la tâche était parfois bien dure : les vagues sautaient dans l'esquif, la pluie mouillait les mains, les genoux et la barbe de l'homme, mais il ramait ferme avec une sorte de mécanisme joyeux et souriait des cris apeurés des passagères ou des jurons inquiets des hommes. Godelet allait droit son chemin : il connaissait le lit de la Meuse, ses pierres et ses trous, et ce n'est qu'aux fortes crues du dégel qu'il accrochait son embarcation au câble et lâchait ses rames familières pour la godille. Il aimait donc son métier : le plus beau de la région, songeait-il. Or voilà qu'il devait tout quitter : sa vieille gens, comme il appelait sa femme, sa cabane aussi goudronnée qu'un bateau, sa barque et ses rames. A ses pieds, l'eau frissonnait, emportant dans sa course hésitante de menus débris de joncs, et des libellules aux ailes transparentes, vertes ou bleues, dansaient à la pointe des herbes et y tissaient leur fine musique. Les nénuphars semblaient absorber la dernière clarté du jour, des bécassines

attardées rasaient le fleuve en chevrotant, le parfum aigu de la menthe rôdait sur la berge. Misère ! Godelet devrait aussi quitter la Meuse qui, pareille à une bonne terre docile, lui avait donné à manger pendant près d'un demi-siècle. Tout serait mort et jamais plus personne n'appellerait :

— A l'eau !

Comme il eût été bon de vivre, quand on exerçait un pareil métier. Godelet avait transporté des nouveau-nés qu'on emmenait aux chapelles des saints tout-puissants du Condroz, des adolescentes rieuses dont la jeunesse sentait le miel, des vagabonds et des moines, des marchands et des larrons, des seigneurs et des mendiants, des malades qu'on conduisait en toute hâte à l'église et des morts qu'on voulait enterrer chez eux. Godelet le solitaire connaissait autant d'histoires que l'hôtelier de la villette. Entre deux voyages, il pêchait un panier de saumons ou bien allait prendre au collet un lapin de l'île où il semait un peu de blé. Tout bien compté, le vieux passeur estimait avoir eu une belle vie et jamais il n'avait noyé personne. Les gens se demandaient quand il dormait : il était au poste dès l'aube bru-

meuse et semblait surgir, plié en deux sur ses rames, d'une ancienne légende barbare. La tache noire de sa barque goudronnée glissait sur la Meuse dorée ou rose par les longs crépuscules d'été ; elle s'enfonçait dans l'humide tempête de l'automne et jouait avec les vagues. Et les bateliers qui le croisaient en chemin criaient :

— Bon temps, Godelet !... Mauvais temps, Passeur !... Le bidon, Michel !

Le bidon contenait du genièvre. Michel accostait le chaland, y attachait sa barque, versait la goutte aux mariniers, regagnait son esquif et reprenait ses rames. Comme sa vie avait été belle bien qu'elle ne valût pas vingt florins !... Brusquement, Godelet frissonna de peur. La veille, il avait passé un « grand malade », malgré la défense du Conseil. Il avait eu pitié du fantôme suppliant et il n'avait plus rien à craindre puisque tout le monde allait mourir. Le lépreux avait dit son nom : le grand Jacques Ruwale. On se souvenait, oui... La messe funèbre, les vêtements maudits, le départ solitaire sur la grand'route, le grelot de la cliquette, la disparition, le silence, la mort. Un bel homme. Qu'en restait-il ? Godelet n'osait le

regarder. Plus de cheveux, plus de cils, les narines immenses. Lorsque le vent gonflait les manches déchirées, on voyait les os des avant-bras. La voix caverneuse (et les mots sentaient mauvais) la voix s'informait d'une jeune femme, d'un enfant, d'une vieille mère. Il était sans la moindre nouvelle, depuis cinq ans, il reniflait bruyamment, c'est-à-dire qu'il pleurait. Dieu ! que la charge était lourde et le voyage interminable ! En sortant de la barque, le fantôme tendit son index vers le soleil qui se couchait au ras de l'horizon, dans la brume pluvieuse, derrière les arbres : une vermeille image de vitrail.

— Godelet, fit le ladre, les gens furent méchants envers nous. La pelletée de terre qu'on a versée sur nous retombera sur eux.

A ce moment, l'index se détacha et chut dans les joncs. L'homme regarda sa main mutilée et tout son visage sembla gonfler :

— Ce n'est rien, Godelet. Je m'en vais ainsi en morceaux. Je n'ai plus que deux demi-pieds. Merci, Godelet ; je vous souhaite une bonne mort.

L'homme s'en alla à petits pas, la crécelle muette, dans l'ombre qui s'amoncelait déjà

entre les deux collines. La vision de la veille se précisait. Une vision de détresse aussi profonde qu'un puits. Les yeux du malade, sa peau écailleuse... Traqué par la peur, Godelet regagna sa cabane et n'aperçut pas Crépin le Pauvre qui se reposait sur la berge, cent mètres plus bas.

VI

Il est vrai que Crépin le Pauvre ne s'aperçut pas de la disparition de Godelet. Il suivait des yeux quelque chose qui passait sur l'eau : une masse noire, une ronde tache livide entourée de longues algues. Une noyée. Il en venait ainsi chaque jour, de la Lorraine, du Luxembourg ou du Namurois. Des canards sauvages traversèrent le ciel en sifflant comme une volée de pierres. La nuit était descendue, mais une dernière clarté s'attardait à l'horizon. Crépin le Pauvre ramassa sa besace et son petit sac et gravit la colline. Ses vêtements avaient une couleur misérable, la couleur de l'usure, et ses joues et son nez perdus dans la barbe et les cheveux étaient gonflés, eût-on dit, par de vieux boutons qui ne voulaient pas mûrir. Le vagabond s'assit derrière la première des quatorze chapelles du Calvaire et, chose

étrange, il fit son examen de conscience. Il n'y avait jamais songé qu'une seule fois auparavant : la veille de sa pendaison (et de sa fuite) en Brabant. Le reste du temps, il ne pensait pas à ses fins dernières : son existence était bien trop active et trop pittoresque. Mais la noyée l'avait effrayé et puis le monde faillirait demain. Un drôle de corps, ce Crépin. Depuis plus d'un demi-siècle, il parcourait toutes les bonnes routes du pays. Il avait débuté dans la vie comme guide d'aveugle, à l'âge de onze ans, et exercé tous les métiers. Sabotier dans le Luxembourg, violiste en Lorraine (son premier maître maniait fort bien l'instrument), vannier en Flandre, violiste dans le Namurois, colporteur en Brabant, violiste à Bruges, guérisseur dans la Gueldre, violiste à Malines, bourreau (un faux bourreau, un bourreau pour rire : il s'était enfui en compagnie du pendu) en Hainaut, violiste à Mons, ulcéreux en Picardie, violiste à Calais, domestique dans un monastère de l'Artois, violiste à Bruxelles, aveugle de naissance et preneur de rats dans la principauté de Liège... Il en oubliait. D'ailleurs, son vrai métier, le seul pour lequel il fût né, était celui de violiste, c'est-à-dire

de mendiant. Durant des semaines, il se faisait raser comme un duc et prenait le collier (il se souvenait de sa bonne femme de mère), puis, barbu comme un vacher, il reprenait l'instrument et la besace (son père avait lutté toute sa vie contre une vraie faim de vagabondage). Un matin, Crépin se baignait dans une rivière, revêtait la mise-bas d'un bourgeois et vendait, pour racheter sa vingt-septième viole, des poignées de poudre vermifuge ou chantait une complainte :

— La fille du sire de Laroche — était belle comme le jour...

Il avait fait de la musique dans les châteaux, aux carrefours des villes, dans les maisons mal famées. Il avait coudoyé les gens les plus divers : un comte de Flandre à qui il avait indiqué une cabane dans la forêt, un jour d'orage, et des fugitifs qui ne voyaient jamais un bout de corde sans trembler. Il avait servi un magistrat et fait le guet pour des larrons ; joué de la viole chez de grandes dames et vécu en compagnie de femmes de mauvaise vie. La veille de sa pendaison il avait crié : « La charte ! » au passage d'un duc de Bourgogne (de quoi

se mêlait-il?), il avait, avant de le quitter définitivement, dépouillé de ses bagues un opulent voleur qui enrichissait le gardien : Crépin les abandonna tous deux dans un champ de lin, une superbe nuit d'été où les étoiles étaient plus nombreuses que les cailloux de la Meuse. L'éclat et l'or des trois bagues se perdirent au long de vingt lieues de vie folle. On fuyait ainsi l'ennui aux cent visages. Puis on retourna ses poches : un peu de poussière des chemins, un vieux couteau, une rose fanée. En route ! Il avait même fait la guerre (on fait parfois ce qu'on peut et non pas toujours ce qu'on veut) dans une querelle de château au pays de Tournai. Quel métier ! Mais Crépin maniait l'arbalète avec l'adresse d'un aveugle, il tua son capitaine (un coquin, que Dieu lui pardonne) pour la plus grande joie de ses compagnons d'armes et se sauva, sans trop se presser, en chantonnant :

— Je reviens de la guerre — où donc vit la Margueritte?...

Ah ! les grand'routes, quel royaume ! On a faim, mais, le lendemain, on partage son pain avec un mendiant qui ne saura jamais jouer de la viole ou avec un chien malade

que de mauvais maîtres chassent à coups de pierres. On a soif, mais aux jours de grâce, on boit trente pintes de bonne bière ou même six litres de vin. Les grand'routes, noires sous la pluie, grises sous le vent, blanches sous la neige, sonores sous le gel, si elles avaient le don de la parole, les grand'routes vous raconteraient les plus belles histoires du monde, celle de Crépin y comprise. Comme il avait ri dans sa vie, entre deux jeûnes ou deux alertes. Il avait parfois pleuré aussi, soit dit entre nous, car il avait rencontré de pauvres femmes qui mangeaient des navets dans les champs gelés et des enfants morts de privations dans les ruelles des villes où les cortèges princiers promenaient assez de soie et de pierreries pour nourrir, pendant dix ans, tous les affamés d'Entre-Seine-et-Rhin. On repartait : vivent les grand'routes qui s'éloignent des méchants, des sots et des lâches ! Vivent les bêtes des champs, les oiseaux des bois, les rivières, les grands arbres ! On réfléchit à son aise en suivant le jeu de ses sabots et la besace ne pèse rien quand elle danse sagement sur le dos du vagabond. On songe à la stupidité des hommes... et au radieux Grand Malheur

qui les guérira tous de leur infirmité. Crépin but un coup à son bidon et se releva sur un coude.

— La belle nuit, fit-il.

Le ciel était net et pur comme le plafond d'un chœur d'église, et des étoiles, pareilles à des fleurs de pissenlit, semblaient voyager des crêtes boisées du Condroz jusqu'aux rochers de l'autre rive du fleuve. Des massifs d'arbres, des maisons pâles, un clocher, un deuxième, un troisième. Un beau pays très proche de celui de Crépin qui le sentait bien. L'odeur de l'air lui était familière : un goût de Meuse, de chaufour, de poteries. Crépin, l'homme qui suivait ses sabots sur les grand'-routes, l'impénitent vagabond qui fuyait l'ennui aux cent visages revenait mourir dans son village : deux kilomètres le long de la berge, un château sur le rocher, une chapelle moisie, la prairie, les saules : c'est là. Dès l'aube, au premier appel du merle, on se remettrait en chemin, la besace sagement balancée sur le dos. Crépin méprisait les hommes dont il aimait mieux voir les talons que les pointes : des esclaves ou des bourreaux, des bouffons de cortèges ou des marchands de mensonges. Le bon sens de

l'humanité tout entière ne valait pas deux liards et Crépin savait très bien que, de découverte en découverte, depuis la roue du chariot jusqu'à la poudre, l'homme devenait la victime de ses trouvailles, parce qu'il était aussi stupide qu'ingénieux. Les routes solitaires enseignaient la sagesse, les villes reflétaient la sottise par toutes leurs fenêtres. Le Grand Malheur, le grand nettoyage, pouvait-on dire. Mais Crépin aimait son village. Comprenne qui pourra. Il but un nouveau coup à son gobelet et murmura :

— Je vais fermer les yeux : il faut que je m'éveille très tôt.

Il s'étendit en écartant les bras et toucha ainsi sa viole qui semblait dormir dans la poche de toile. La silhouette de l'homme, visible dans la nuit claire, se redressa et se confondit avec la chapelle, puis un de ses bras bougea et la viole se mit à chanter. A l'article de la mort, Crépin le Pauvre joua d'abord un air pour l'âme de sa bonne mère défunte : un air doux et triste, et lent, et grave. Pourtant, Crépin était tout heureux qu'elle ne fût plus de ce monde : elle aurait eu une grande peur le lendemain. Une pause. L'instrument luisait dans la nuit étoil-

lée, le coude en angle droit ne bougeait plus. Mais l'archet se mit soudain à frétiler sur les cordes à la mémoire du père qui était le meilleur danseur du village : trala lala la... Une longue plainte : le pauvre homme était mort d'une plaie à l'estomac. Une pause et une goutte de genièvre. Une musique ténue comme le vol d'un moustique pour l'âme de Crépin, le petit frère, mort à l'âge de vingt-deux mois. Puis une berceuse pour une adolescente aux cheveux d'or et aux yeux d'ambre. Qu'était-elle devenue ? Une prière aussi pour cette belle femme (comment se nommait-elle ?) qui marchait comme une duchesse, dont la bouche ressemblait à un coquelicot et qui attrapa la lèpre. Comment donc se nommait-elle ? Quelques syllabes pour cette autre encore qui riait toujours et donna aux pauvres tout ce qu'elle gagnait, une année de famine. Elle n'était pas jolie, elle était capricieuse, un peu folle, mais bonne comme le pain... Barbe, elle se nommait Barbe. Non : Barbe c'était la « duchesse ». Non : Isabeau.

— Je n'ai plus de mémoire, dit Crépin.

Il but une nouvelle goutte et se mit à jouer sans relâche pour le repos éternel de

tous ceux qu'il avait aimés et qui mourraient le lendemain... Des théories de vagabonds avec qui il s'était réjoui, de braves gens qui lui donnaient à manger, d'enfants qu'il amusait, de pauvres à qui il cédaient son pain, de jeunes femmes qu'il avait chéries pendant un mois, une semaine, un jour, une heure, de vieilles femmes qui lui rappelaient sa mère et dont il avait suivi la marche branlante, les yeux pleins d'eau... Il jouait encore pour des blessés qu'il avait soignés dans les hôtelleries sinistres ou sur les routes, pour le pendu qui s'enfuyait en claquant des dents à son côté et qui croyait avoir affaire au diable, pour la noyée qu'il venait de voir passer sur la Meuse. Les innombrables frères et sœurs de Crépin le Pauvre, compagnons de misère ou de rire, visages d'un jour, se pressaient autour du violiste. Quelques coups d'archet encore pour les bonnes gens qui l'avaient secouru aux jours maigres. Et pour lui-même ? Il se baissa, se redressa et vida son gobelet. Pour lui-même ? Il n'y songea pas. Il joua un dernier morceau à la mémoire des grand'routes, des arbres, des champs, des maisonnettes, des chapelles, des bêtes, des moulins, des meules et des rivières,

puis il glissa doucement, s'affaissa en écartant l'instrument avec prudence et s'endormit, sans rêve. Le vagabond était venu bercer l'avant-dernier sommeil de son pays : il lui serait beaucoup pardonné.

VII.

Au cours de la matinée brumeuse, l'Ermite avait aperçu des groupes inquiets qui se hâtaient vers l'église. Puisque personne ne s'occupait de lui, il observerait le phénomène à travers un verre de besicles noirci à la flamme d'une chandelle. Il en adviendrait ce qu'il pourrait. Le monde allait-il faillir? Grégoire de Tours y songeait déjà au sixième siècle, et depuis huit cents ans, on annonçait périodiquement la mort de la terre. Une éclipse de soleil n'était pas un phénomène nouveau encore qu'il fût curieux. Un texte de l'Histoire des Francs en signalait une : « Or, une fois aux calendes d'octobre, l'astre se montra tellement obscurci qu'il n'en restait pas le quart qui brillât. Sale et décoloré on eût dit une besace. » Un chroniqueur du onzième siècle était plus précis. L'Ermite connaissait la phrase par cœur pour l'avoir

reliée à Huy la semaine d'avant : « L'astre de la lumière devint couleur de safran ; les hommes, en se regardant les uns les autres, se voyaient pâles comme des morts ; tous les objets prirent une teinte livide ; la stupeur s'abattit sur tous les cœurs, on s'attendit à quelque catastrophe générale. » C'était le 29 juin 1033. Et le monde vivait encore.

— Il en adviendra ce qu'il pourra, dit l'Ermite.

Il interrogea de nouveau le brouillard qui remuait sur la vallée, découvrant le sommet d'un arbre, masquant un toit, rôdant sur la colline, étouffant les lentes et timides sonneries des cloches. Le pays semblait mort. Seul, Roux gambadait dans les buissons. L'Ermite songea à son almanach. Il s'assit dans la cour, prenant pour siège l'énorme souche sur laquelle il fendillait son bois à l'automne. Dans son livre, il enseignait la sagesse aux gens, entre deux panneaux pareils à ceux que les Germains employaient pour marquer les lunaisons et où il indiquerait aussi les jours. Il énumérerait encore quelques règles qui pouvaient sauvegarder la santé, et de nombreux remèdes, graisses et plantes, dont les médecins détenaient jalou-

sement le secret. Il ne prédisait rien, ni le temps qu'il ferait, ni les grands événements qui bouleverseraient le monde, car il savait que personne ne connaissait l'avenir et que saint Malachie lui-même n'avait pas toujours été bon prophète. Il se bornerait donc à prêcher la sagesse aux gens... A ce moment, Roux aboya, l'Ermite releva la tête et vit s'enfuir le vieux Materne Jacoris, suivi d'un autre homme qui portait une viole. Il se redressa et cria :

— Qu'y a-t-il ?

Les deux fuyards avaient disparu. L'Ermite regarda le ciel : au-dessus de la colline de schiste, sur l'autre rive de la Meuse, un pâle morceau de soleil luisait faiblement. Un morceau : du côté de Huy, l'astre était rongé ! Était-ce le soleil ou bien la lune ? C'était le soleil, car la lumière devenait de plus en plus vive, passant du gris d'argent au rose vermeil, et la morsure s'élargissait lentement. Le paysage devenait irréel : certes, la Meuse était toujours là, et les arbres, et les toits, et les chapelles, mais cette sorte de lune à son dernier quartier qui venait de surgir en plein jour par delà les bois et la plaine de Hesbaye était bien étrange. Une

brouette riotante gravissait le sentier : dans le véhicule, la vieille Catherine Godelet, ramassée sur elle-même, tenait sa tête blanche sous ses mains, et le Passeur peinait comme il pouvait dans les brancards.

L'Ermite se hâta :

— Où allez-vous, Godelet ?

Hors d'haleine, le vieux parlait d'une grotte et de Materne Jacoris, et l'Ermite comprit : les malheureux voulaient se réfugier dans la caverne qui se trouvait au pied du rocher de l'Aigle. Le solitaire tâta au fond de sa poche le verre de besicles, calma son chien et s'empara de la brouette. La vieille ne bougeait pas : elle priait, le chapelet étalé sur ses genoux, et son visage était invisible. L'Ermite jeta un dernier coup d'œil vers le ciel : le sinistre rongement s'étendait. Le véhicule avança en riotant, Godelet poussait l'Ermite aux reins et Roux allait et venait en aboyant comme un chien de berger, follement, car il était joyeux de nature. Mais la bande des Mélart arrivait : Servais, la mère, la femme, les filles, les fils, deux tailleurs de pierre. Chacun portait un sac, gonflé de vivres sans doute, et Marguerite conduisait quatre aveugles enchaînés par leurs bâtons :

le phénomène les surprenait en route et leurs faces figées semblaient se détourner, elles aussi, du cataclysme. Tout le monde parlait à la fois, priant ou pleurant, et on allait droit devant soi, le cou paralysé par la terreur. La voix de Servais bourdonnait et s'informait :

— Mathieu, as-tu les pommes?... Gilles?... le pain?... Libert, va chercher une pioche.

L'imagier picard prit à son tour la brouette de la vieille Godelet et, comme il était très vigoureux malgré sa maigreur, il rejoignit la caravane affolée qui s'effaçait dans les buissons. La bonne et douce Marguerite voulait emmener l'Ermite, mais celui-ci s'attardait à observer l'astre qui perdait déjà son éclat et le ciel qui pâlisait. L'homme se trouva bientôt seul, le chien inquiet collé contre lui, devant le paysage blafard. Les oiseaux se taisaient et l'humidité touchait de nouveau les foins et la forêt. Il faisait froid. Est-ce que vraiment le monde allait faillir ? Le verre de besicles entre le pouce et l'index, l'Ermite semblait braver le phénomène. Le chien ne bougeait plus. Un silence funèbre pesait comme du plomb sur tout le pays. Il ne restait plus qu'une mince bande de soleil et on eût dit que des étoiles naissaient dans

le ciel pâle. L'Ermite laissa retomber son bras fatigué et grelotta. Roux, pantelant de frayeur comme aux jours d'orage, les yeux levés vers son maître, s'était ramassé entre les sabots de l'homme. Celui-ci se baissa et caressa la bête :

— Je suis là, Roux. Cela va passer, vieux.

Le monde allait-il faillir? D'anciennes images oubliées se pressèrent brusquement autour du solitaire : les toits d'un château garnis de lierre, des femmes rieuses et parfumées, des enfants frais comme des anges, des chevaux, des chiens, des faucons, des cloches, des cors, du vin, une épouse dont la peau était aussi blanche que le lait caillé... une abbaye, des livres, la douceur du feu lorsque la neige se collait dans l'ogive des fenêtres, le doute, le noir... la cabane affaissée à mi-chemin de la colline du Condroz. Qui se souvenait encore de lui?... Depuis vingt ans, la tragédie universelle (la misère des uns, la cruauté des autres, les maladies, les crimes, les guerres, la lutte des bêtes entre elles, des plantes entre elles) la férocité de la vie avait blanchi ses cheveux et arrondi son dos... Dans l'étrange crépuscule, il caressait toujours le chien terrorisé. A son tour, il n'osait

plus regarder en face la tache noire qui dévorait le soleil. La mort : le néant ? la suprême connaissance ? l'Ermite s'humiliait, mais il était sans crainte ou plutôt résigné. Que pouvait faire un pauvre homme de septante-six ans devant le vertigineux mystère de la mort ? Mais, à son âge, les caprices des astres l'accablaient.

— Ne gémis pas ainsi, Roux, mon vieux.

Le chien se tut et dressa les oreilles : un coq chantait, un oiseau sifflait timidement, l'obscurité fondait peu à peu. L'Ermite leva les yeux. Le rongement avait changé de place : il se trouvait du côté de Namur. Il s'agissait donc d'une éclipse ordinaire ! Des merles et des grives bavardaient en sourdine : une nouvelle aube allégeait les êtres d'un poids immense. L'Ermite reprit son verre de besicles : l'étendue de l'échancrure diminuait ; le soleil mangeait le croissant noir. La forêt et le poulailler de Materne Jacoris devenaient sonores et le chien-loup agitait son énorme queue et bâillait de joie. Une onde de douce chaleur caressait l'air et les buissons. De nouveau, le vieillard laissa retomber son bras fatigué. Au loin, les arbres, les maisons, l'église sortaient lentement du crépuscule.

Déjà, du côté du sud, on eût dit que c'était le gai matin et que sa fraîche lumière faisait miroiter le fleuve entre les joncs. C'était bon de revivre, même à septante-six ans ! L'Ermite se souvint soudain de ses voisins réfugiés dans la grotte : il disparut entre les bouquets de ronce et d'aubépine. Nulle tache humaine dans le paysage. Le rongement lâcha brusquement le soleil et le clocher sonna à toute volée :

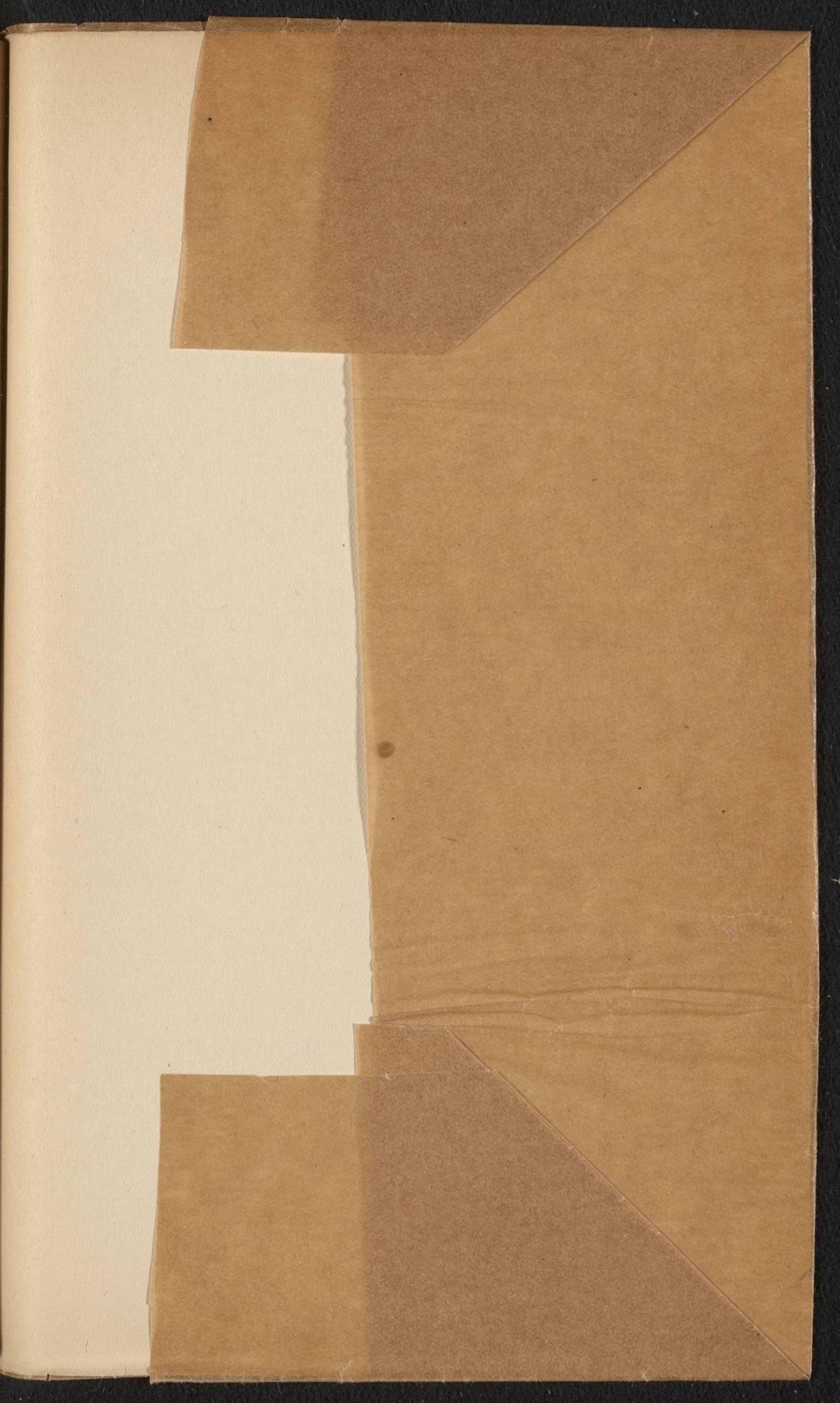
— Sol, la, si... si, la, sol !...

· · · · ·
Vers la chute du jour, l'Ermite travaillait encore à son almanach : il y décrivait allègrement l'éclipse. Materne Jacoris écobuait un grand carré de bruyère, car il songeait, depuis longtemps déjà, à élargir son jardin. Sur la crête de sa carrière, Servais Mélart préparait lui-même la mine du lendemain, à grands coups de fer, par larges salutations, la face tournée vers le ciel d'ambre où le sage soleil s'était couché exactement derrière un petit bois, comme la veille. La barque de Godelet traversa une dernière fois le fleuve. Elle emmenait deux passagers : Crépin le violiste (qui, puisqu'on revivait, n'était pas allé jusqu'au village natal, à cause

de sa vieille barbe et de ses pauvres vêtements) et Ruwalle le lépreux : celui-ci regagnait, en évitant la grand'route, la maladrerie de Namur. C'était donc le 16 juin 1406. La nuit fut douce, claire et toute parfumée de l'odeur des foins, malgré les morts de la journée : ceux que la peur avait frappés au cœur et ceux qui s'étaient pendus ou noyés. Il y en eut plus de cent dans le Namurois, mais, en revanche, des centaines de petits enfants y vinrent au monde l'année d'après et l'on oublia bientôt le Grand Malheur.

TABLE.

Le Cavalier Blanc	9
Geneviève de Brabant	73
Le Grand Malheur	135



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE ont publié

- ROGER AVERMAETE
LE FATUM ET LA ROSIÈRE
- R. BOUILLEROT et J.-M. MOULINASSE
LE CŒUR VENDANGE
POLDINE,... VIERGE RANCE
- MAURICE BUTAYE
L'ENFANT DE LUMIÈRE
- SERGE BRISY
LE VOYAGEUR BLANC
- GEORGES DEJEAN
A L'OMBRE D'UN VIEUX-MANOIR
- JEAN DELAET
BRIN D'AZUR
- GEORGES DELIZÉE
LE PRINCE DE WALLONIE
- DÉSIRÉ DENUIT
AU BEAU PAYS DE PORTUGAL
- MAURICE DES OMBIAUX
LE COQ D'AOUSSE
IO-IÉ, BEC DE LIÈVRE
HISTOIRE MIRIFIQUE DE SAINT BOBON
LA FARCE DU POTIE
LIÈGE QUI BOUT
- H. DE MATTELIN DE PAPIGNY
LE COUP DE CHICOTTE
GRIS-GRIS ET TAMS-TAMS
- HENRI DRUM
CES COLONIAUX I...
PUEJI YA KONDÉ
- LOUIS HANNAERT
A LA DÉRIVE
- ALBERT JACQUEMIN
CATHERINE
- WILLY KONINCKX
PUBERTÉ
- A. LOUSBERG
LE CRIME DE PARTOUT
- HENRI NAUS
ELLE ET MOI
LA FAUTE DE GERMAINE BAUDART
LES FAUCONS
LA TRIBU SOUTERRAINE
LE TRIMARD D'UN ROMANCIER
- RODOLPHE PARMENTIER
LES CORNES DE CLOCHEVILLE
- JEAN RAY
LA CROISIÈRE DES OMBRES
- JUSTIN SAUVENIER
UNE FEMME S'EN ALLA...
- ANDRÉ MAUROIS

80814

M L A